

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
ABDEL MONEIM ABOUBAKR	Le Centenaire du Musée Egyptien 1
YOUSSEF EL SEBAI ..	« Elle est vieille ! » 31
HILDE ZALOSCER	Les Portraits de la Mort dits du Fayoum 38
YOUSSEF IDRIS	Vers Assiout — Le diplôme .. 46
A. PAPADOPOULO	La poésie yougoslave contempo- raine 54
YÉHIA HAKKI	Nous étions trois orphelins 75

rdc

Matinée

le dernier raffinement
du plaisir de fumer



LA VIRGINIA DE LUXE
A BOUT FILTRE

10 CIGARETTES A P.T. 6
20 CIGARETTES A P.T. 12



ABRICANTS: EASTERN COMPANY S.A.E. (R.C. 4884 GIZA



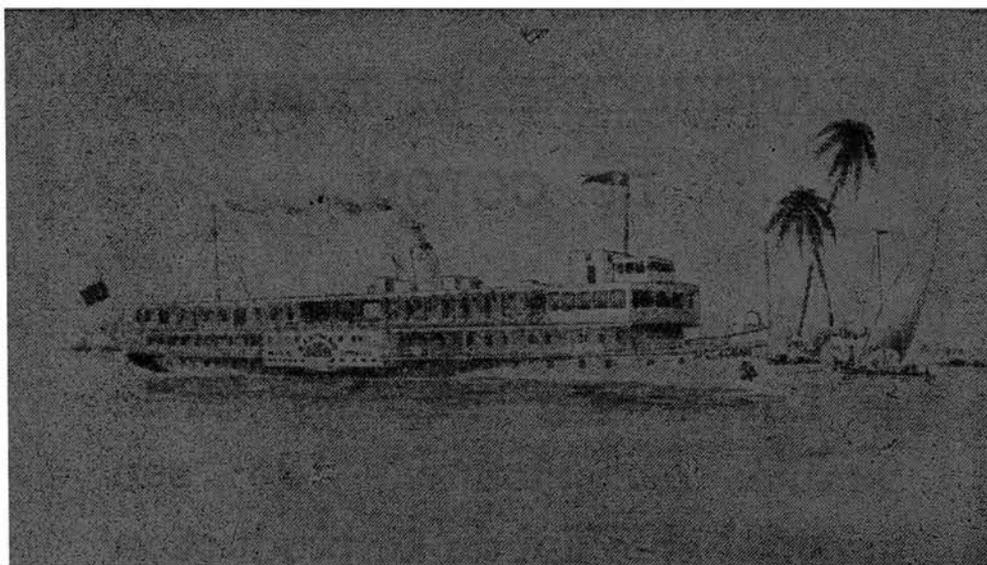
vous offre un des plus beaux
voyages au monde

UNE CROISIERE SUR LE NIL

à bord des luxueuses unités

s/s SUDAN (10 jours)

s/s MEMPHIS (3 jours)



Pour renseignements et réservations
s'adresser à votre Agent de voyage ou à

EASTMAR S. A. E.

LE CAIRE : 10/12, Rue Adly Pacha — Tél. { 54939 - 50976
45632 - 57441
ALEXANDRIE : 16, Rue Chérif Pacha — Tél. 28130 - 28388

**ETABLISSEMENTS INDUSTRIELS
POUR LA SOIE ET LE COTON**

S.A.E.

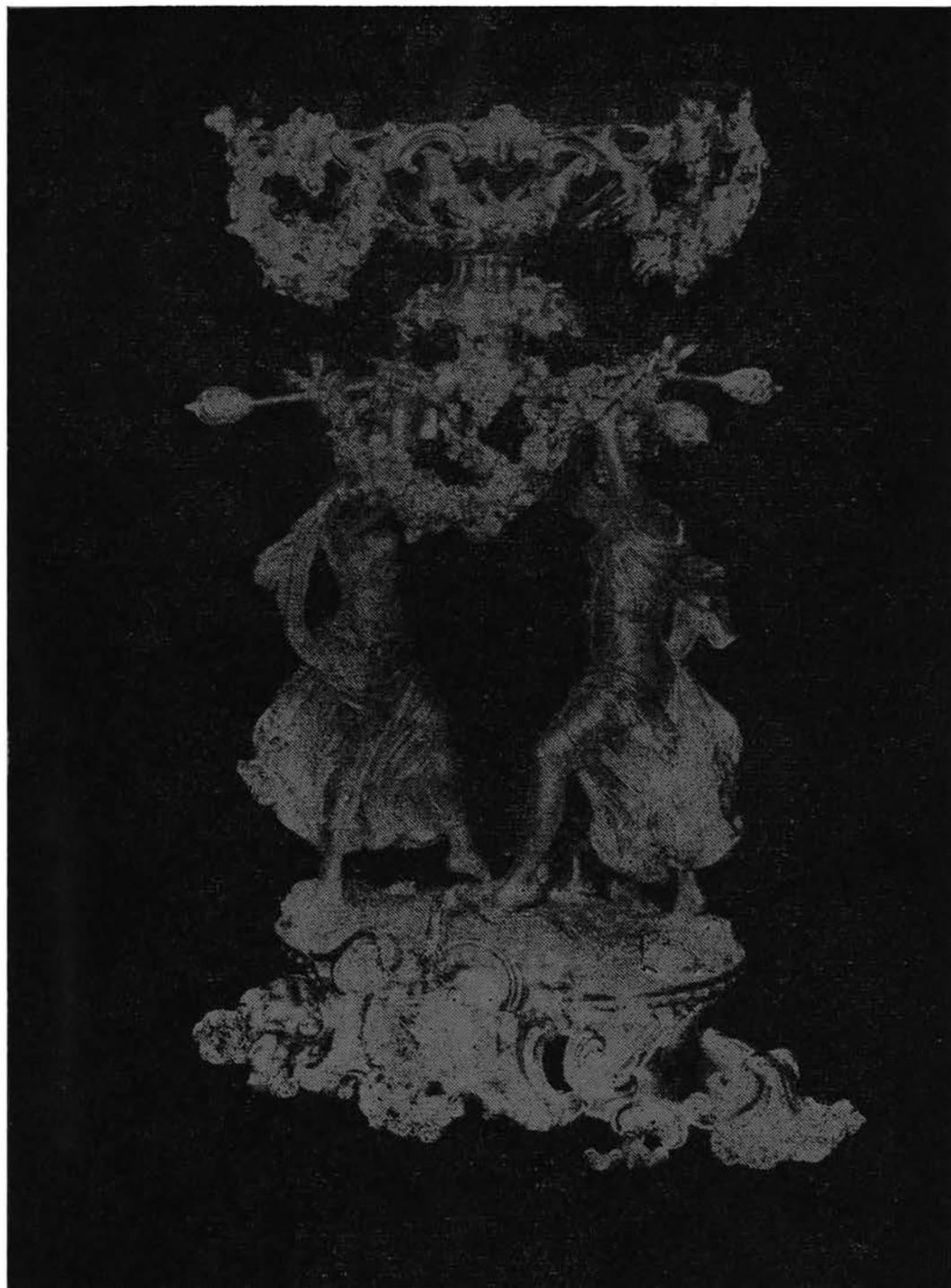
**Siège social: 155, rue Mohamed Farid
Tél. 59340 - 56748**

**FILATURE — TISSAGE
BLANCHISSAGE ET TEINTURE
DU COTON**

**a acquis la confiance de tous
en Egypte et à l'étranger par la
qualité exceptionnelle de son
matériel et le fini de sa production**

Usines :

**BAHTIM, MOSTOROD,
CHOUBRA EL KHAIMA,
CHOUBRA, DAMANHOUR**



Shettles

54, rue Abdel Khalek Saroit, Le Caire

OLYMPIC AIRWAYS

Les plus récents super MC-6Bs dans l'air
équipés avec des installations
radar BENDIX

3 Services par semaine du CAIRE

pour :

ATHENES — ZURICH — FRANCFORT
ROME — PARIS — LONDRES

Départ le matin

Agents Généraux:

C. M. SALVAGO & CO.

Alexandrie — Le Caire

BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

**TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE**

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA

LA REVUE DU CAIPE

Fondée en 1938
Vol. XLII, No. 221

JANVIER
1959

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

HISTORIQUE DU MUSEE EGYPTIEN A l'occasion du Centenaire de sa création

Le Musée Egyptien a une longue histoire. Elle débuta vers le milieu du dix-huitième siècle et demeura étroitement liée à la chronique des recherches effectuées pour mettre au jour les vestiges de l'antiquité : une bien triste histoire en vérité. Que de regrets ne ressentons-nous pas au souvenir de ces événements lointains, regrets d'autant plus vifs que l'Egypte, en ces temps-là, avait les mains liées. Elle n'était alors que spectatrice ; elle n'avait pas voix au chapitre ; elle ne pouvait même pas siffler en signe de protestation ni applaudir pour exprimer son approbation et sa joie.

Nous connaissons tous les légendes fantasmagoriques que le monde associe à l'histoire de l'Egypte ancienne et à ses antiquités. Nous savons aussi que l'Orient était plongé dans de profondes

N.D.L.R. — Le Dr. Abdel Moneim Abou Bakr, est le Professeur d'Egyptologie de l'Université du Caire et l'auteur de nombreuses publications scientifiques. A l'occasion du centenaire de la fondation du Musée Egyptien, nous sommes heureux de présenter cet article que le distingué égyptologue égyptien a consacré à cette occasion. Il va sans dire que, selon notre habitude, les opinions exprimées représentent uniquement le point de vue de l'auteur.

ténèbres peuplées de secrets et de merveilles. On n'en a appris que ce que nous ont transmis les quelques historiens grecs et romains tels qu'Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon, auxquels il faut ajouter les textes de l'Ancien Testament. Les écrits des historiens Grecs contiennent pour le moins des déformations ; nous savons maintenant ce qu'ils renferment d'erreurs grossières et de supercherie multiples. Ces entorses données à la vérité étaient dues, soit à un manque de compréhension de ces auteurs, soit à l'ignorance des informateurs auxquels ils puisèrent leurs renseignements. Toutefois ces œuvres demeurèrent les seules sources auxquelles pouvaient recourir le chercheur et l'érudit.

Les premiers travaux de fouilles et d'excavations à la recherche d'objets d'antiquité durant notre temps sont probablement ceux d'Herculanum, en Italie, vers le milieu du dix-huitième siècle, et plus exactement en Avril 1748.

Ces découvertes archéologiques furent la première étincelle qui suscita dans le monde l'amour des recherches relatives aux civilisations des premiers temps de l'histoire. Le monde européen fut émerveillé par les objets d'art ancien découverts à Pompéi. On en parlait beaucoup plus que de tout autre chose. Les gouvernements d'Europe rivalisèrent d'effort pour l'accaparement des antiquités qu'ils empilaient dans leurs musées. Un grand nombre de richards se mit aussi de la partie, dépensant sans compter pour collectionner ces objets d'art d'où qu'ils venaient.

Les années qui suivirent les découvertes de Pompéi furent les plus ténébreuses et les plus exécrables pour l'archéologie au Moyen-Orient. Ce fut une période de pillage, de piraterie, de vandalisme. Les fouilleurs ne visaient qu'à s'approprier les piè-

ces les plus précieuses sans se soucier de la manière dont ils auraient dû procéder. Aucune étude, fut-elle des plus superficielles, des particularités du site où ils opéraient n'eut jamais lieu. On ne se souciait point du prélèvement de matériaux ordinaires retirés des excavations et qui auraient pu contribuer à éclairer l'histoire ou à servir de point de repère pour l'étude du processus des civilisations.

C'est sans nul doute la parution de « La Description de l'Egypte, en vingt-quatre volumes » qui fut à l'origine de l'attention soutenue que les chercheurs, les savants et les archéologues dirigèrent sur l'Egypte. Cet ouvrage parut entre les années 1809 et 1813. C'est l'œuvre monumentale entreprise par la grande Mission Scientifique qui accompagna Napoléon Bonaparte en Egypte. Ces savants formèrent le noyau de cette société scientifique qui prit pour nom : Institut d'Egypte. Elle poursuit jusqu'à ce jour son œuvre sous l'appellation d'Institut Scientifique d'Egypte. « La description de l'Egypte » peut être considérée comme la base de toutes les études concernant l'Egypte. Cette œuvre donne aussi un compte-rendu détaillé de la civilisation égyptienne de son temps, soit au début du dix-neuvième siècle.

A la même époque où parut ce grand ouvrage eut lieu également une découverte qui devait avoir un grand retentissement sur les recherches et les études relatives à la civilisation des anciens Egyptiens. Je veux parler de la découverte de la pierre de Rosette en 1799 ⁽¹⁾, et de l'empressement de tous les chercheurs à déchiffrer l'inscription hiéroglyphique qui s'y trouvait. Le français Champollion ⁽²⁾ parvint à établir que l'écriture hiéroglyphique est composée de signes ayant chacun une valeur phonétique propre.

Au début du dix-neuvième siècle, l'Italien Rosellini parvint à retranscrire les inscriptions et les dessins antiques existant dans tout le pays et à en faire la description. De ce travail, il a tiré un ouvrage bien connu :

Rosellini, Ipolito : « I monumenti dell'Egitto e della Nubia, disegnati dalla spedizione scientifico-letteraria toscani in Egitto », Pisa 1822-44.

Il fut suivi par Richard Lepsius, un allemand, qui refit le même travail et de plus, exécuta des fouilles dans les nécropoles de Ghizeh, de Sakkarah et de l'Egypte Moyenne. Il publia un gros ouvrage intitulé :

Lepsius, Karl Richard : « Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien », Berlin 1849.

Ces trois ouvrages publiés successivement par la France, l'Italie et l'Allemagne ne font que souligner l'émulation et la course à la recherche des faits relatifs à l'histoire de l'Egypte et à sa civilisation. Ce furent là des mouvements, sans nul doute fort bénéfiques, qui attirèrent les regards du monde sur l'Egypte et sur ses trésors anciens.

Toutefois, en ce qui concerne les travaux de fouilles et d'excavations à leur début, les choses ne se passèrent pas pour le mieux. Bien au contraire, le mal qui en résulta surpassa les avantages que l'on était en droit d'en attendre. Beaucoup d'aventuriers, d'intrigants et de prétendus savants trouvèrent là l'occasion de faire une fortune colossale en un rien de temps. C'était d'ailleurs chose facile, tous les musées d'Europe s'arrachant chaque pièce au prix fort. Des magnats de la finance ne tardèrent pas à se déclarer eux aussi acheteurs, de telle sorte que le patrimoine égyptien, constitué par les pièces de musée découvertes durant la première moitié du dix-neuvième siècle, tomba entre les mains d'intrus

totallement étrangers à l'archéologie et qui n'avaient pour but que d'accaparer des pièces rares le plus vite possible et à peu de frais. L'Italien Giovanni Belzoni était l'un d'eux et non des moins notoires (1778 - 1823). Son père avait espéré le faire rentrer dans les ordres. Mais le fils ne l'entendait pas de cette oreille et il ne tarda pas à devenir un hors-la-loi et un repris de justice. Il s'enfuit alors à Londres et réussit à se joindre à un cirque où il s'adonna à des démonstrations de force. Bâti comme un roc, il soulevait sur ses épaules un certain nombre d'individus et paradait parmi les spectateurs. Il semble toutefois qu'il ait délaissé le cirque jugeant plus avantageux d'aller faire fortune en Egypte. Les Egyptiens avaient grand besoin d'instruments élévatoires pour l'irrigation. Il leur vendrait des appareils capables d'irriguer facilement et rapidement leurs terrains. Il arriva en Egypte en 1815 à titre de représentant d'une compagnie anglaise, chargé de l'écoulement de machines d'irrigation. Mais il ne tarda pas à changer de métier.

Il avait en effet découvert que le commerce d'antiquités était beaucoup plus profitable. Il reçut l'appui du consul d'Angleterre, Salt. Il commença à ramasser tout ce qui lui tombait sous la main depuis les scarabées jusqu'aux obélisques. Puis il fouilla et excava partout, d'abord pour le compte du consul anglais, puis — cinq ans plus tard — pour son propre compte. C'était un vrai vandale ; il ne quittait un site qu'après l'avoir dûment vidé de tout son contenu. Il conservait les pièces de valeur et détruisait les autres. C'est ainsi que Belzoni s'introduisit dans les travaux de fouilles et s'y aventura comme il le désirait.

Le sort voulut que cet homme choisisse la Vallée des Rois pour théâtre de ses fouilles. Il y

découvrit nombre de tombes royales dont celle de Sési Ier, la plus belle et la plus vaste de toutes. Il transporta le sarcophage — fait d'une seule pièce d'albâtre — à Londres. Ceci se passait en Octobre 1817. Quelques mois plus tard, soit en Mars 1818, il se trouvait dans le voisinage de la deuxième Pyramide — celle de Chéphren. Il s'y aventura et découvrit la chambre mortuaire. Il semble que les succès remportés par le consul anglais Salt et son agent Belzoni aient atteint un tel plafond que le consul de France Drouetti, jugea opportun de prendre part à la rafle en fouillant lui aussi. Il engagea des agents avec — à leur tête — Frédéric Caillaud. Il y eut alors entre les deux camps une âpre concurrence, chacun essayant d'arracher à l'autre des localités qu'on croyait contenir des pièces de valeur. Il y eut luttes et règlements de compte au poignard. Et c'est ainsi que ces actes de piraterie se succédèrent pendant une longue période.

Mais les choses devaient aller de mal en pis. La machine gouvernementale, fortes de ses prérogatives illimitées, s'associa, en ce temps-là, à la vague de vandalisme d'une façon flagrante.

En voici un exemple. Une des gravures reproduites dans « La Description de l'Egypte » représente le temple du roi Amenhotep III de la dix-huitième dynastie. Il s'élevait sur l'île d'Eléphantine à Assouan. Il était intact et en bon état de conservation. Il ne tarda pas à tomber à la merci des gouvernants. Ils le démolirent de fond en comble et le gouverneur d'Assouan utilisa les blocs de pierre, en 1822, pour bâtir un édifice gouvernemental dans la cité. Il en fut de même pour un autre temple à Armant qui céda la place à la première raffinerie de sucre. Toutes ses sculptures furent à

jamais perdues et avec elles un des plus beaux vestiges de l'ancienne époque romaine.

Mentionnerons-nous encore cette histoire bien triste de la vieille ville d'El-Achmounein qui exista tout au long de la civilisation égyptienne et qui était l'une des plus resplendissantes et des plus riches cités de l'Égypte ancienne. Le site de cette ville tomba sous les pioches de marchands d'engrais. Ils choisirent cette localité pour y puiser, durant de longues années, de quoi féconder toutes les terres de l'Égypte moyenne. Ceci se passa durant la première guerre mondiale ! On sait d'autre part que de grandes quantités de payrus, qui furent découvertes à cette époque, furent utilisés comme combustible par les populations de ces régions. Des trésors inestimables furent ainsi ravies à la science, trésors qui auraient pu dévoiler bien des secrets et jeter la lumière sur l'histoire de la civilisation égyptienne dans les temps les plus reculés.

*
**

On entendit de toutes parts la voix des savants s'élever pour réclamer la création d'un service des antiquités égyptiennes, pour protéger les vestiges de l'Égypte et les sauver des mains des profanateurs. Ils réclamèrent la création d'un musée des antiquités où ces trésors seraient à l'abri des pirates qui ne faisaient qu'affluer en Égypte n'ayant cure que d'expédier les pièces de valeur en Europe pour en garnir ses musées. C'est en 1829 que fut présentée la première pétition en ce sens à Mohamed Ali. Son auteur, Champollion, réclamait l'institution d'un Service des Antiquités. Mais Mohamed Ali n'y prêta malheureusement aucune attention. Elle demeura sans réponse jusqu'en 1835. C'est alors seu-

lement qu'il s'en souvint. Elle servit à l'exécution d'un de ses plans personnels. En ce temps-là, en effet, régnait une mésentente entre Mohamed Ali et le consul français Mimaut. Celui-ci ne cessait de ramasser les pièces d'antiquité pour les expédier au Musée du Louvre. Le Wali d'Égypte était au courant de ce trafic. Il déterra la pétition de Champollion et donna à celui-ci ordre de créer un Service et un Musée pour prendre en charge les antiquités égyptiennes. L'ordre ne prit point une forme concrète définie ; il fut d'ailleurs relégué dans l'oubli une fois que le but personnel pour lequel il avait été donné fut atteint. Le seul but était de créer des embûches « officielles » à Mimaut.

Malgré tout, les employés de ce Service commencèrent à entasser quelques pièces d'antiquité dans une petite maison à proximité de l'Ezbékieh et à laquelle ils donnèrent le nom de Musée. Ce n'était en réalité qu'un dépôt d'où ils retiraient, au fur et à mesure, telle pièce que le Wali d'Égypte réclamait pour en faire cadeau à ses hôtes étrangers qui méritaient, à son sens, qu'on leur fit don d'une pièce de valeur.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'en 1849, date à laquelle les autorités eurent besoin de la dite maison. C'est alors que les pièces qui s'y trouvaient encore furent transportées dans une petite chambre à la Citadelle. Elles demeurèrent là pêle-mêle jusqu'au moment où l'Archiduc Maximilien d'Autriche visita l'Égypte du temps de Saïd, en 1855. Ce dernier se débarrassa de cette collection — le seul reliquat de pièces dont disposait l'Etat — en l'offrant toute entière au grand visiteur. Maximilien ne tarda pas à en effectuer le transfert dans son pays. Ces pièces forment aujourd'hui la majeure partie du Musée de Vienne. Le passage de toutes ces pièces

entre les mains de l'Archiduc Maximilien, soit tout ce que possédait le Gouvernement Egyptien en fait d'antiquités, ennuya beaucoup les savants français. C'est alors qu'intervinrent Ferdinand de Lesseps et Nubar qui requirent de Saïd une chose vraiment extraordinaire. A l'occasion de la visite que comptait faire en Egypte le prince français Napoléon, ne serait-il pas seyant qu'il reçoive, lui aussi, un cadeau de valeur sous forme de pièces d'antiquité égyptiennes ? Ce cadeau ne devrait-il pas être au moins aussi important que celui présenté à l'Archiduc Maximilien ?

A ce moment-là le stock de pièces antiques était épuisé. Il était donc nécessaire d'en exhumer d'autres, et sur grande échelle, pour le compte de l'Etat. Un des savants les plus versés en archéologie devrait être chargé de ces opérations et il ne devrait avoir de cesse que lorsqu'il aurait trouvé des pièces dignes de l'auguste visiteur. Et lorsqu'il les aurait découvertes, il les recouvrirait à nouveau de sable pour les découvrir une seconde fois en présence du prince Napoléon. De Lesseps et Nubar préconisaient la nomination d'un jeune savant pour s'acquitter de cette tâche. Ce jeune homme était alors attaché au Musée du Louvre. Il s'appelait Auguste Mariette.

*
**

Mariette naquit en 1821 à Boulogne-sur-Mer. En 1843, il avait débuté comme instituteur dans une école secondaire de sa ville natale. Il fut chargé par la suite de mettre de l'ordre dans les notes qu'avait rapporté avec lui d'Egypte Nestor l'Hôte, un des savants qui avaient accompagné Napoléon dans la Vallée du Nil. Une relation de parenté entre

l'Hôte et Mariette avait valu à celui-ci de s'occuper de ce travail. Ce fut là son premier contact avec l'Égypte ancienne. Il en fut séduit et se mit à l'étude de la façon la plus sérieuse, se basant sur les écrits de son concitoyen Champollion. En 1849, il fut nommé conservateur-adjoint au Musée du Louvre. Il avait obtenu ce poste après avoir publié un important article au sujet de la Nomenclature des rois d'Égypte qu'avait fait parvenir le savant Prisse d'Avenne, de Karnak à la Bibliothèque Royale à Paris. Un an après sa nomination au Louvre, il se rendit en Égypte, chargé par le Musée de l'achat de certains manuscrits coptes. Mariette arriva en Égypte en 1850. Il y découvrit, de prime abord, des choses stupéfiantes. De prétendus savants fouillaient ça et là. Ils tombaient sur les pièces les plus importantes et les plus belles qu'ils expédiaient sans tarder dans leurs pays. Et ce n'étaient pas seulement les faux savants qui s'adonnaient à ce trafic mais aussi les touristes qui venaient en Égypte pour se divertir et se reposer. A peine débarqués dans ce pays, ils étaient émerveillés par ses antiquités. Ils s'attelaient à la recherche de pièces à ramener avec eux. Mariette trouva donc à son arrivée une confusion sans bornes dans le domaine des fouilles. N'était-il pas amusant d'entendre dire que l'Égypte avait fait de son territoire un lieu de vente de ses vestiges au plus offrant ?

Mariette oublia son but initial. Il se mit lui aussi à fouiller. En 1852, à Sakkarah, il découvrit le Sérapeum. Cette découverte fit beaucoup de bruit dans le monde. Il découvrit ensuite le tombeau de Ty, près du Serapeum. Son activité s'étendit à plusieurs sites, puis il retourna en France après avoir passé près de cinq années en Égypte. Il emportait avec lui à destination du Louvre des lots fort im-

portants de pièces remarquables et de la plus haute valeur. Il en fut récompensé en recevant la charge de Conservateur du Musée du Louvre en 1855.



Que le lecteur veuille bien retourner avec nous à l'année 1855 lors de la visite de l'Archiduc Maximilien, qui reçut à cette occasion une grande collection d'objets d'antiquité à titre de cadeau. Nous avons dit déjà que de Lesseps et Nubar avaient demandé au Wali d'Égypte de traiter aussi généreusement le prince Napoléon lors de sa visite projetée en Égypte. Ils avaient proposé de charger Mariette de fouilles sur grande échelle à la recherche de pièces importantes dignes du rang du visiteur français. Saïd était notoirement connu pour la faiblesse de son caractère et pour son manque de volonté, surtout lorsqu'il était en présence d'étrangers. Il ne pouvait rien leur refuser ; il agréait toutes leurs demandes. De plus, il recherchait à ce moment l'appui de la France contre la Turquie, d'une part, et l'Angleterre, de l'autre. D'ailleurs, son amitié pour de Lesseps lui en faisait subir l'influence. Rien d'étonnant donc si cette demande fut acceptée sans difficulté.

Mariette fut donc mandé d'urgence. On plaça à sa disposition tous les moyens matériels, on lui concéda toutes les facilités administratives. On lui assigna un bateau à vapeur, le « Samanoud », pour l'aider à se déplacer sur le Nil, du Nord au Sud du pays. On remarque avec étonnement que Mariette commença ses travaux de fouilles et d'excavations en divers points éloignés les uns des autres, tout au long du pays. Il plaça ses ouvriers dans les localités suivantes : Ghizeh, Abydos, Karnak, nécro-

pole de Diraa Aboul Naga sur la rive gauche à Thèbes, Ile d'Eléphantine à Assouan. Il avait ainsi choisi les sites archéologiques les plus importants d'Égypte. Ces initiatives ambitieuses de Mariette nous étonnent aujourd'hui, et nous ne savons que penser de sa méthode en tant que savant archéologue entreprenant des fouilles dans six sites éloignés les uns des autres, simultanément. Comment pouvait-il surveiller tous ces chantiers, noter ses observations scientifiques, préciser l'emplacement des pièces mises à jour, les circonstances qui entourèrent leur découvertes et exposer les raisons pour lesquelles ils les ferait remonter à telle ou telle époque ?

Le cas de Mariette était sans nul doute celui de tous ses contemporains qui s'adonnaient aux recherches archéologiques. Il était saisi de cette fièvre des fouilles, de cet empressement à découvrir des pièces de valeur. Il ne finissait pas un travail comme le lui aurait dicté son devoir scientifique. Du moment qu'il était parvenu à la pièce convoitée, le reste lui importait peu. Ni compte-rendus détaillés, ni résultats complets des découvertes n'étaient publiés. Certains travaux entrepris n'ont même pas été mentionnés et l'on se préoccupait fort peu des renseignements dont pourraient avoir besoin les chercheurs qui succèderaient et des détails auxquels on doit attacher une importance capitale au fur et à mesure de la découverte des pièces.

Au fond, la tâche de Mariette n'était ni facile ni aisée. Il fut reçu par une vague de protestations de la part des prétendus archéologues. Ils lui dressèrent sans cesse des embûches. Ils accusèrent Saïd de livrer sans discernement les droits de la patrie et son patrimoine inestimable. Ils accusèrent Mariette de félonie : il n'était pas là pour des fouilles

mais bien pour étudier les positions stratégiques du pays en prévision d'une conquête française de l'Égypte. Il aurait été facile pour Saïd — tout faible qu'il était — de couper court à l'activité de Mariette, mais — nous l'avons déjà rapporté — il était dominé par l'influence de de Lesseps. D'autre part, il brigua le soutien de la France et espérait beaucoup de l'appui du prince Napoléon qui comptait alors visiter l'Égypte.

Mariette persévéra donc dans le chemin qu'il s'était tracé pour accomplir sa mission. Il ne fit aucun cas des complots ourdis contre lui pour le détruire. Au fait, ses fouilles s'avérèrent être une calamité pour la science et un lourd fardeau pour ceux qui étudient l'égyptologie. Il ne leur laissa aucun compte-rendu précis et détaillé des circonstances dans lesquelles furent faites ses découvertes. Il n'était pas question pour lui de collectionner toutes les pièces provenant des sites qu'il fouillait. Tout ceci eut pour conséquence une perte irréparable de documentation qui aurait pu être placée à notre disposition si les méthodes scientifiques saines avaient été suivies.

Les jours et les mois passèrent cependant que Mariette fouillait et excavait à la recherche de pièces précieuses de nature à servir de cadeau au prince Napoléon. Mais l'homme propose et Dieu dispose, et le sort voulut que le prince s'excuse auprès de Saïd de ne pouvoir faire la visite projetée : une mauvaise surprise pour Mariette. Il aurait donc fallu qu'il cesse son étonnante activité à la recherche d'antiquités. Il aurait même dû s'en retourner au Musée du Louvre. Mais il prit son temps, puis il présenta une pétition à Saïd dans laquelle il le pria avec insistance de lui permettre de préparer une collection de pièces parmi celles

qu'il avait découvertes pour l'envoyer au prince Napoléon à Paris à titre de cadeau.

La nouvelle de cette démarche parvint aux oreilles du prince. Il envoya alors à Mariette le 25 Mars 1858 une lettre pleine d'amabilité, dans laquelle il le remerciait pour ses bonnes intentions au sujet du cadeau proposé et il insinuait que le Gouvernement Français était heureux d'informer le Wali d'Egypte que s'il pensait requérir les services d'un archéologue français pour veiller à la création d'un musée d'antiquités égyptiennes, le dit gouvernement ne saurait proposer une autre personne que Mariette.

Dès réception de cette lettre, Mariette s'empressa d'en faire part à Saïd. Il profita de cette occasion pour renchérir sur la nécessité de créer un Musée d'antiquités égyptiennes et un Service pour protéger le patrimoine ancien de l'Egypte. Il se fit seconder par de Lesseps, et en définitive, il réussit dans sa démarche. En effet, Saïd promulgua le 1er Juin 1858 un décret nommant Mariette aux fonctions d'intendant des travaux d'antiquité aux émoluments de 18000 francs (720 livres) par an. Saïd devait prélever sur sa cassette personnelle, au fur et à mesure des besoins, les fonds nécessaires aux exigences des travaux. C'est ainsi que fut fondé à nouveau, il y a cent ans, le Musée Egyptien.

A l'occasion de l'inauguration de l'actuel Musée Egyptien, un certain Tewfik Kazah publia un article qu'il intitula : « Le nouveau Musée des Antiquités Egyptiennes ». Il parut dans le numéro 24, 5e année de la revue « Al Chark », et plus exactement le 25 Décembre 1902. L'article contient une description du nouveau Musée, et nous en donnons ici quelques extraits :

» Nous ignorons les motifs qui ont poussé Ma-

« riette à faire sienne la tâche de la conservation
« des antiquités égyptiennes et de leur sauvegarde
« après qu'il en eut expédié un grand nombre dans
« son pays. Toutes les stèles — plaques portant des
« inscriptions funéraires — qu'il a découvertes à
« l'intérieur du Sérapeum, au nombre de mille ou
« plus et le reste des pièces d'orfèvrerie, les statues,
« les papyrus et autres qu'il a retirés de ses fouilles
« nombreuses ornent maintenant les salles du Mu-
« sée du Louvre et de la Bibliothèque de Paris.
« Lorsque les découvertes de Mariette se multi-
« plièrent et que les trésors qu'il retira s'accumu-
« lèrent, le Musée de Boulaq ne fut plus assez
« grand pour les contenir. On pouvait voir des
« momies précieuses, des pierres gravées, des couf-
« fins pleins de scarabées et autres entassés pêle-
« mêle tels des sacs et des caisses contenant des
« articles d'épicerie. En outre, la crue du Nil me-
« naçait la batisse chaque année. Les eaux abon-
« dantes avaient failli une année engloutir la cons-
« truction entière et tout ce qu'elle contenait d'ob-
« jets de valeur. De vastes entrepôts avoisinants
« étaient remplis de matériaux de construction, de
« bois, de chaux et de produits chimiques desquels
« s'élevaient des nuages de fumée. Ils formaient
« une menace d'incendie du côté droit, cependant
« que le Nil menaçait du côté gauche. De plus, les
« lieux ne se prêtaient pas — à cause de leur exi-
« guité — au rangement adéquat des objets d'anti-
« quité selon leur époque et leur lieu d'origine pour
« qu'ils puissent être de quelque utilité au savant
« ou au spectateur. Malgré tout cela, nous ne de-
« vrions pas avoir beaucoup de griefs à formuler
« à l'encontre du Musée de Boulaq. N'a-t-il pas été
« à l'origine du Musée actuel dont l'Égypte est
« fière. »

Et en effet, nous n'avons pas à nous plaindre du Musée de Boulaq. Il a été le noyau de ce vaste Musée qu'est le Musée Egyptien qui contient plus de cent mille pièces et qui peut être considéré comme une source à laquelle ont recours tous les savants avides d'égyptologie pour y puiser des connaissances innombrables. Tous les admirateurs de notre patrimoine ancien ne manquent pas de le visiter.

Le Musée de Boulaq débuta modestement et sans pompe mais son nom est resté sur toutes les lèvres, de génération en génération, jusqu'à nos jours. N'est-il pas significatif que jusqu'à présent des correspondants adressent leurs messages au Musée Egyptien en le qualifiant du nom de Musée de Boulaq ? Avec une étonnante rapidité, Mariette compila un Guide pour ce petit musée. J'ai en main, en ce moment, une traduction arabe de ce Guide. Elle est sortie des presses de l'imprimerie Wadi El-Nil au Caire en 1286 de l'Hégire. Le titre de l'ouvrage est ainsi conçu « Guide du Visiteur de « l'Antik-Khana Khédiviale sise à Boulaq, Egypte ; « traduit de la langue française en arabe par les « soins de l'humble Abi'l Séoud Effendi, traducteur au Service Egyptien de Traduction. »

Ce Guide comprend 176 pages de petit format. Le nombre de pièces qui y sont décrites s'élève à 127. Certaines de ces pièces, telles que les statues, sont numérotées une à une. En d'autres cas, ce sont des armoires contenant plusieurs pièces qui portent des numéros collectifs.

J'ai choisi ici deux exemples typiques de pièces décrites dans ce Guide : « La Statue de Cheikh El-Balad » et les bijoux de la Reine Ahhotep. Ces deux exemples concernant deux des plus importantes et des plus fameuses pièces du Musée Egyptien.

La raison pour laquelle je rapporte ces deux descriptions, telles que parues dans ce Guide, est que je désire faire ressortir la terminologie en usage dans les milieux scientifiques de ce temps et comment ils décrivaient les pièces du point de vue artistique.

Voici ce que l'on y dit au sujet de la statue du « Cheikh El-Balad » qui porte, au Musée, le No. 24 :

« Il apparaît à tout spectateur que la facture de la statue portant le No. 24, et qui est sculptée dans le bois, n'est pas conforme aux usages de l'art pictural égyptien connu. ⁽¹⁾ Ceci est dû au fait qu'on y décèle que la personne qu'elle représente a la ressemblance frappante d'un être vivant et cela contrairement à toutes les autres statues et images obtenues jusqu'à présent, et classées à leur place respective au Musée Khédivial Égyptien, qui semblent avoir été faites toutes dans un moule unique et selon un modèle identique, de telle sorte qu'il est rare que l'une d'elles s'éloigne de cette règle générale Cette statue qui nous occupe fait exception de ce point de vue, car il apparaît d'une manière évidente et d'une façon claire que le but qu'on visait était de représenter un personnage défini et faire ressortir une forme d'un genre singulier. Ceci est dû au fait que le personnage qui y est représenté se différencie des usages connus. Il a les pieds gros, il est râblé, il est court de taille, d'une corpulence normale et d'une santé parfaite. Il est large d'épaules, il a les cuisses épaisses et malgré cela la tête est petite ; il a les traits parfaitement réguliers et

(1) N.D.L.R. — N'ayant pas sous la main le texte français de Mariette, nous nous excusons d'une retraduction à partir de l'arabe qui ne peut que le déformer gravement.

des membres très fins, ce qui serait une indication d'un caractère extraordinaire et d'une âme raffinée

Nous avons trouvé cette pièce de valeur, cette œuvre d'art, dans la région de Sakkarah, dans un Mastaba Pharaonique tourbeux, ce qui indiquerait son rattachement aux familles pharaoniques les plus anciennes. Elle est en réalité antérieure au temps du roi Pharaon Chefren, d'environ cent ou deux cents ans seulement.

« Ceci étant, elle daterait donc de 6000 ans. Il est malheureux qu'aucune inscription ne fut trouvée sur elle ni sur le Mastaba où elle fut trouvée, ce qui aurait permis de connaître son nom et d'indiquer le personnage qu'elle représente. C'est pour cela que nous avons ignoré et que nous ignorerons à l'avenir l'origine de cette statue et le nom du personnage dont elle était la représentation.

« Cependant étant donné sa forme typique, cette statue est connue des savants qui l'ont vue et de tous ceux qui l'ont observée parmi les personnes présentes à la Foire de l'Exposition Générale à Paris, Capitale de l'Empire Français, sous le nom de Cheikh El-Balad. »

Cet exemple nous montre ce que l'égyptologie comportait en cette période reculée de points de vue erronés. Ainsi Mariette rattache la statue du « Cheikh El-Balad » à l'époque du début de la quatrième dynastie, puisqu'il dit qu'elle est antérieure à l'époque de Chefren d'environ cent ou deux cents ans. Aujourd'hui, nous plaçons cette statue au début de la cinquième dynastie.

D'autre part, Mariette ignorait complètement la raison pour laquelle les personnages remarquables et les grands hommes d'Egypte plaçaient leurs statues personnelles dans leurs tombeaux. Il igno-

rait qu'ils considéraient ces statues comme un double de leur propre corps et que la règle voulait que la statue porte tous les traits du personnage le plus fidèlement possible faute de quoi elle ne saurait remplir les conditions pour lesquelles elle était faite. Ce sont ces statues que nous appelons aujourd'hui : Ka.

Quant au second exemple, relatif aux bijoux de la reine Ahhotep, épouse du roi Seknen Ra un des Pharaons de la dix-septième dynastie et l'un des héros de la guerre de libération menée contre les Hyksos, il en est dit ce qui suit dans ce Guide : « Sachez que les trois quarts des bijoux exposés dans cette cage marquée du No. 127 et placée au milieu de cette salle des bijoux ont été trouvés à l'intérieur du sarcophage en or contenant la dépouille de la reine Ahhotep. Nous avons trouvé sa dépouille momifiée avec tous ces effets de valeur sur elle, comme si elle en était parée. Nous avons trouvé ces bracelets, et chaînes en or et autres, chacun d'eux posé à son endroit approprié sur le corps. Nous avons vu ces poignards et ces colliers, etc.... épars dans les plis du linceul. Nous avons même trouvé des représentations de bateaux faits d'or et d'argent que voilà avec les haches et autres placés à côté de la dépouille momifiée s'y trouvant.

Si quelqu'un demandait quelle en est la raison philosophique ? Ou si quelqu'un disait quel est le commandement religieux qui a occasionné l'exhibition de pareilles quantités énormes de biens du monde auprès de ce cadavre ? Nous dirons que c'est un cas qui demeure encore inconnu, une question qui reste pour nous obscure en ce qui concerne la plupart de ces effets — pour le moins. Que nous ayons trouvé ses deux bras et ses deux jambes ornés de ces beaux bracelets, et qu'on ait trouvé sur

son cou et sur sa poitrine ces belles chaînes d'or et ces colliers si finement fabriqués, c'est là un fait qui n'a rien de mystérieux. Rien de plus aisé que de déclarer que le fait d'embellir la dépouille de la morte bien-aimée avec ses effets précieux et de la parer de ses parures est une expression des sentiments du cœur qu'on connaît et qui n'ont pas besoin d'explication, et des manifestations d'amour élevé qui n'ont pas besoin de commentaires. »

Au sujet de cette description, nous dirons que les Egyptiens croyaient en une vie future après la mort. Ils croyaient que cette seconde vie ne serait agréable que si la personne emportait avec elle tout ce qu'elle utilisait durant sa vie première. Il ne fait aucun doute que les bijoux de la reine avait pour elle une importance primordiale et c'est pour cela qu'elle avait tenu à en être parée après sa mort.

Une amusante anecdote contemporaine de la découverte du tombeau de la reine Ahhotep mérite d'être racontée.

Le Moudir de Keneh fut émerveillé par les trésors inestimables que Mariette avait découverts dans le sarcophage de la reine. Il s'en empara durant l'absence de Mariette, plaça le tout dans une caisse qu'il scella et expédia à titre de cadeau personnel à Saïd. Le voilier, prévu pour le transport de la caisse, prit son départ pour Alexandrie, où résidait en ce moment Saïd. Quand Mariette eut appris ce qui s'était passé, il entra dans une violente colère. Il s'embarqua sur une vedette à vapeur à la poursuite du voilier, le rejoignit, monta à son bord, saisit la caisse avec l'autorité que lui conféraient ses fonctions et insista pour la faire parvenir lui-même à Saïd à Alexandrie.

Mais, à son grand étonnement, Mariette, qui

croyait trouver Saïd indigné en apprenant ce qui s'était passé, s'aperçut que le Khédive ne fit qu'en rire tout haut et tout à son aise. Il avait trouvé l'incident plus comique que grave. Il laissa la caisse à Mariette telle qu'elle était pour qu'il en garde le contenu dans son Musée. Mariette saisit cette occasion pour insister afin qu'on lui bâtisse un musée pouvant contenir toutes les pièces qui ne faisaient qu'augmenter dans les quatre chambres trop exigües du petit Musée de Boulaq. Saïd lui promit d'exaucer son vœu, mais rien ne devait se réaliser jusqu'à sa mort.

Nous accordons certes une très grande estime à Mariette. Nous n'oublierons jamais une certaine décision qu'il prit et qui restera toujours un de ses gestes les plus remarquables.

Lors de l'Exposition de 1867 qui eut lieu à Paris, Mariette fut chargé d'organiser un pavillon pour y exposer des pièces d'antiquité égyptiennes. Elles devaient y être transférées depuis le Musée de Boulaq.

Il s'efforça de faire de ce pavillon un chef-d'œuvre, en le présentant sous la forme d'un temple égyptien. Il y transféra les pièces les plus magnifiques et les plus précieuses. Le Pavillon Égyptien était le plus beau de l'Exposition, et les objets qui y étaient exposés étaient les plus remarquables. Tout le monde y accourait ; tous étaient pleins d'admiration. Les français se souvenaient toujours du beau cadeau, composé de pièces égyptiennes, qu'avait fait Saïd à l'Archiduc Maximilien et de celui promis par Saïd au prince Napoléon, quand celui-ci avait projeté de visiter l'Égypte. Ils songèrent alors que l'occasion était propice pour rattraper cette aubaine. Ismaïl était bien plus rapproché d'eux et beaucoup plus conciliant que Saïd.

Un complot fut ourdi : on chargea l'Impératrice Eugénie de demander que la collection égyptienne se trouvant à l'Exposition soit conservée en France et remise au Musée du Louvre. La réponse d'Ismail fut une grande surprise. Il référa l'Impératrice à Mariette, en disant :

« Il y a plus fort que moi à Boulaq. Je vous prie de lui exposer votre demande. »

Quant à Mariette, il refusa absolument, et insista pour que les pièces soient renvoyées en Egypte.

Mariette mourut le 18 Janvier 1881 et son corps fut d'abord enseveli dans la cour du Musée de Boulaq. Par la suite, le corps fut transféré dans un tombeau érigé à l'entrée du Musée de Ghizeh. Plus tard, il fut de nouveau placé dans la cour du Musée actuel, du côté sud-ouest. Le Gouvernement Egyptien fit élever une statue de marbre à sa mémoire. Elle est l'œuvre du sculpteur français Bouiche. Elle coûta mille Livres égyptiennes et fut achevée en 1903.

*
**

Mariette mourut, et la loi égyptienne ne contenait toujours pas un seul article règlementant les questions relatives aux antiquités. Le désordre régnait et chacun avait le droit de fouiller et de s'approprier tout ce qu'il trouvait. La première loi promulguée en ce qui concerne des antiquités fut cette loi curieuse qui parut le 18 Décembre 1881, concernant la formation d'un Comité sous la présidence du Nazir Général des Wakfs pour conserver les monuments arabes. Toutefois la tâche de ce Comité était uniquement de protéger les vestiges islamiques. Sa mission était limitée comme suit :

1) Faire le nécessaire pour inventorier et décompter les pièces d'art arabes.

2) Conserver ces pièces et les préserver contre tout dommage.

3) Prendre des décisions au sujet des dessins et devis établis en vue de la restauration nécessaire de ces pièces.

4) Conserver les dessins de tous les travaux finis à la Bibliothèque des Wakfs. Aviser la dite direction de tous les matériaux restant après l'achèvement des travaux, matériaux qu'il faudra transporter au Musée pour les conserver.

La première loi promulguée relativement aux antiquités égyptiennes parut le 16 Mai 1883. Elle se composait de trois articles :

1) Le Musée d'Antiquités Egyptiennes antérieures à la conquête islamique, connu sous le nom de Musée de Boulaq, ainsi que tous les objets s'y trouvant ou qui s'y trouveraient à l'avenir sont considérés comme propriété de l'Etat et d'utilité publique. Il n'est pas permis de les vendre, de les saisir ou de se les approprier sous prétexte de mainmise de longue durée.

2) Tous les musées qui pourraient être créés à l'avenir, tous les dépôts et tous les objets qui y seraient placés sont également considérés propriété de l'Etat et d'utilité publique.

3) Toutes les pièces d'antiquité et toutes autres pièces anciennes pouvant être estimées comme telles conformément au règlement qui sera établi à ce sujet sont également considérés propriété de l'Etat et d'utilité publique.

Puis, le 17 Novembre 1891, parut une loi interdisant les fouilles avant l'obtention d'un permis du Directeur Général du Musée et des Fouilles. L'ar-

ticle deuxième de cette loi dit que : « Tous les objets découverts à la suite de fouilles sont propriété du Gouvernement par force de loi et doivent être conservés au Musée de Ghizeh. » Toutefois l'article quatrième de la dite loi dit : « Le Service des Antiquités et l'exécutant des fouilles se partageront les objets d'antiquité qui seraient trouvés. Ils tireront au sort les deux lots, à moins qu'ils ne préfèrent se partager ces objets par entente mutuelle. »

Quant à l'article cinquième, il donne droit au Service des Antiquités d'acheter n'importe quelle pièce du lot revenant à l'exécutant des fouilles. Si celui-ci refuse, le Service serait en droit de se saisir des pièces après dédommagement, par le paiement d'une somme qui ne doit pas dépasser les frais encourus pour les fouilles ayant abouti à la découverte de la pièce.

Le 12 Août 1897 parut une loi punissant celui qui fouillerait sans permis sur le territoire égyptien. Toutefois, les condamnations prévues furent fort légères. L'article premier de cette loi disait en effet :

« Sera puni d'une amende de cinquante piastres à cent piastres et d'un emprisonnement de trois jours à une semaine :

a) Celui qui exécuterait, sans permis, des fouilles sur le territoire égyptien.

b) Celui qui s'approprierait un des objets d'antiquité, propriété du Gouvernement, autre que ceux conservés dans les Musées et les édifices gouvernementaux ou qui transférerait ces objets de leur place avec l'intention de s'en approprier.

c) Celui qui endommagerait ou détruirait un objet d'antiquité, ou démolirait partiellement un des édifices anciens, ou défigurerait ce qui se trouve

dans le dit édifice tel que sculptures, statues et inscriptions, ou y transcrirait des noms ou des écrits.

d) Celui qui prélèverait des engrais d'un des sites interdits. On peut envisager les circonstances atténuantes.

*
**

Les choses allèrent de ce train jusqu'au 12 Juin 1912. C'est à cette date que parut la loi No. 14 comprenant 22 articles règlementant toutes les questions relatives aux antiquités : conservation, nécessité d'un permis pour les fouilles, commerce des pièces d'antiquité et exportation de ces pièces. La loi prévoit des sanctions plus sévères : emprisonnement ne dépassant pas un an et amende ne dépassant pas cent livres, ou l'une de ces deux peines seulement.

*
**

En 1881, après le décès de Mariette, la direction du Service des Antiquités et du Musée Égyptien fut confiée à Gaston Maspéro, un des égyptologues les plus remarquables. C'était un érudit ayant fait de profondes recherches, et auteur d'œuvres d'envergure sur tous les stades de la civilisation égyptienne. Il a écrit plus de deux cent cinquante ouvrages dont un grand nombre demeure jusqu'aujourd'hui une source sûre de documentation.

Dès l'instant où il prit en charge les destinées du Musée, Maspéro demanda avec insistance l'aménagement d'un édifice digne de contenir les antiquités égyptiennes dont le nombre sans cesse grandissant était à l'étroit au Musée de Boulaq. Il n'y

avait plus de place pour quoi que ce soit. Mais ses efforts et ses réclamations restèrent sans réponse et il démissionna en 1886. Grébaut, qui lui succéda, réussit à faire transférer le Musée, de son emplacement à Boulaq, à un autre, dans un grand palais, propriété d'Ismail à Ghizeh. Le nouveau musée fut inauguré en 1890. Il semble que l'inauguration eut lieu trop tôt, Grébaut ne parvenant à exposer les pièces que dans quarante cinq salles seulement. Le spacieux palais en comptait quatre vingt et onze.

Grébaut demeura à la tête du Service jusqu'en 1892. Le Français bien connu, de Morgan, lui succéda. Il parvint en un court laps de temps à garnir toutes les salles de pièces d'antiquité, réparties judicieusement. Il demeura en fonction jusqu'en 1897 et fut remplacé en 1899 par Loret.

Maspéro revint de nouveau à la tête du Service des Antiquités en 1899, et il semble que son retour fut accompagné de démarches sérieuses en vue de la construction d'un nouveau musée. Il s'était en effet avéré que le palais de Ghizeh ne présentait pas toutes les conditions requises pour les besoins auxquels il était destiné. Malgré ses grands halls et ses nombreuses salles, il menaçait ruine en plusieurs endroits.

Le Gouvernement Egyptien fut bien obligé de penser sérieusement à la construction d'un édifice pour y loger le musée, une bâtisse digne des splendeurs qu'il devait contenir. On réussit alors à obtenir les fonds nécessaires de la Caisse de la Dette. On fit part de suite, partout en Europe, de l'intention de bâtir un grand musée au Caire. On choisit l'emplacement sur lequel il devait être bâti : un terrain situé sur la rive est du Nil et au nord du palais de Kasr El-Nil — en ce temps là. On opta en définitive pour le devis présenté par l'architecte

français Dortion. On inaugura le Musée en Janvier 1902. L'édifice et ses annexes et le coût du transfert des antiquités s'élevèrent à un quart de millions de livres égyptiennes.

Maspéro demeura à la direction du Service des Antiquités et de son Musée jusqu'en 1914. Lacau prit sa suite jusqu'en 1936. Puis vint Drioton jusqu'à l'avènement de la Révolution en 1952. C'est à ce moment que, pour la première fois dans son histoire, la Direction du Service passa aux mains d'un savant égyptien, Mustafa Amer, qui conserva son poste jusqu'en 1956. Durant son temps eut lieu l'unification des services d'antiquités. On adjoignit la direction de la Conservation des Monuments de l'Art Arabe au Service des Antiquités. On ajouta également à ce nouveau service tous les autres musées d'antiquités. En 1956, Mr. Abbas Bayoumi fut nommé directeur du Service, le quittant en 1957. C'est alors que fut nommé Mr. Abdel Fattah Hilmy, le directeur actuel.

*
**

Pour être précis, attirons l'attention ici sur un changement qui eut lieu en 1946 dans la direction du Musée Egyptien. Il fut alors séparé du Service même et on nomma un directeur pour s'en occuper. Toutefois, il dépendait toujours de la Direction Générale du Service. Le premier Directeur du Musée fut Mr. Mahmoud Hamza, suivi de Mr. Abbas Bayoumi, puis Mr. Moharram Kamal et enfin, actuellement, Mr. Maurice Rophail. A présent, un siècle après la création du Musée de Boulaq, nous nous trouvons face à face avec le même problème qui se posait alors : l'entassement des pièces d'antiquité au Musée du Caire. Il devient désormais

impossible d'appliquer les usages modernes concernant l'exposition des pièces. On ne peut pas songer à organiser des expositions scientifiques de temps à autre comme il se doit, dans lesquelles figureraient des antiquités mettant en valeur un côté spécifique de la civilisation égyptienne ancienne. Des amoncellements de pièces de valeur sont enfermés dans les sous-sols du Musée ou dans les dépôts des inspectoriats dépendant du Service dans les provinces. Il faudrait pouvoir les exposer dans un cadre convenable qui permettrait aux savants et à ceux qui s'intéressent à la civilisation égyptienne d'y parvenir, de s'y intéresser, d'en étudier les détails et d'en tirer les enseignements.

Nous fondons beaucoup d'espoir sur les efforts que Mr. le Ministre de la Culture et de l'Orientalisme Nationale a promis de déployer en vue de la construction d'un musée digne des vestiges pharaoniques, d'une part, et de la ville du Caire, de l'autre. Nous avons grand besoin d'un vaste musée où pourraient être exposées les collections complètes découvertes dans les nécropoles et que la main des profanateurs n'a pas touchées. Ces collections sont nombreuses, chacune d'elles pouvant — à elle seule — remplir un grand musée indépendant. Je mentionnerai seulement :

1) Le tombeau de la reine Hotep Heres, mère du roi Chéops, constructeur de la grande pyramide. Il fut découvert par Reisner en 1925 à l'est de la pyramide de Chéops. La chambre funéraire y a été trouvée intacte et le contenu était composé de pièces précieuses et magnifiques. Le Musée a réservé une seule chambre pour y exposer quelques uns de ces trésors seulement. Le reste — une quantité fort abondante de pièces — est conservé dans des caisses en bois jusqu'à présent.

2) Le tombeau de la princesse Nub-Hetepti Khered, contemporaine du moyen empire, découvert par de Morgan en 1894. La chambre funéraire y a été trouvée intacte. Elle contenait le sarcophage de la princesse. Elle y était entourée de ses bijoux qui sont un exemple frappant de l'art consommé et du goût sur qui prévalait en Egypte à cette époque. Ces bijoux devraient être exposés d'une manière artistique. Pour cela il faudrait de l'espace, ce qui permettrait de faire ressortir l'importance des pièces et satisfairait la curiosité des visiteurs.

3) Le tombeau de Tonya et Youya, les deux époux qui donnèrent le jour à la reine Teye, épouse du roi Amenhotep III. Il fut découvert par Quibble en 1905 dans la nécropole de la Vallée des Rois. Ce tombeau aussi était intact et il contenait de splendides et précieuses pièces qui sont exposées aujourd'hui dans un emplacement peu en vue du Musée où il est difficile au visiteur de les remarquer.

4) Le tombeau de Toutankhamon que je ne m'attarderai pas à décrire, sa renommée ayant fait le tour du monde. Il faudrait exposer à nouveau ses richesses dans un endroit vaste, en rapport avec leur importance et leur quantité, les pièces ayant atteint le nombre de sept cent. Certaines d'entre elles sont d'une beauté telle qu'on n'en devrait exposer que quatre ou cinq dans un même local. Il est certain que l'encombrement actuel du Musée du Caire a commencé à se faire sentir seulement lorsque les antiquités retirées du tombeau de Toutankhamon y furent amenées.

5) Les tombeaux des rois des XXI^e et XXII^e dynasties découverts par Montet en 1939 à San El-Hagar. Il parvint à ce moment-là à découvrir deux tombeaux juxtaposés et intacts, l'un du roi Psousenes I et l'autre du roi Amen em Opet, tous deux

rois de la XXI^e dynastie. Ce qui frappe dans ces deux tombeaux c'est la multiplicité des bijoux d'or. Toutefois l'on a entassé toutes ces merveilleuses pièces dans une petite salle attenante à celle où furent exposées les pièces issues du tombeau de la reine Hotep Heres.

6) Les tombeaux de Balanah et Kostoul de la période byzantine découverts par la Mission du Service des Antiquités en 1931. Les pièces découvertes ici sont fort nombreuses et importantes. Elles aussi ont besoin de place.

Ce sont là quelques exemples que j'ai voulu mentionner pour montrer le pressant besoin qu'il y a de bâtir un nouveau Grand Musée pouvant contenir toutes ces pièces rares qui s'accumulent dans les limites trop étroites du musée actuel.

Abdel Moneim Aboubakr
traduit de l'arabe.

ELLE EST VIEILLE !

Qui fait sécher les larmes et ranime le sang? Qui peut souder les membres et guérir les têtes? Qui peut agir sur tout cela... si ce n'est un bon trait d'esprit... qui nous fait oublier les soucis et allège les peines de la vie?

Je l'ai trouvé assis à l'ombre d'un sycomore aux branches touffues. Il s'était déchaussé pour aérer ses pieds, et la blancheur de sa cheville nue paraissait, au bout de son « cherval » noir tout bouffant. Il s'était serré la taille d'une large ceinture, qui comprimait son obésité. Sa barbe couvrait sa poitrine et un large turban surplombait sa tête... De prime abord, son aspect inspirait le respect et la vénération... mais deux faits vinrent dissiper le sérieux de l'homme et lui firent perdre toute sa dignité à mes yeux.

Le premier était qu'il s'était entouré le cou d'une corde et l'avait attachée à une des branches de l'arbre. Le second fait bizarre c'était les crises de rire soudaines qui le prenaient sans rime ni raison et qui étaient tellement fortes qu'elles faisaient se trémousser non seulement son ventre, mais tout son corps. Puis il se met-

tait à battre des mains et des pieds tant il riait à gorge déployée.

M'arrêtant à quelque distance, je me mis à l'observer sans qu'il puisse me voir. Ce fut en vain que je cherchai tout autour de nous, afin de trouver ce qui pouvait justifier ou motiver ces grands éclats de rire. Mais je n'ai pu découvrir autre chose que son âne qui broutait l'herbe paisiblement et silencieusement.

Finalement l'homme s'est arrêté de rire bruyamment, et la crise qui l'avait entièrement secoué et qui avait inondé ses yeux des larmes du rire, s'est apaisée... Il se mit ensuite à essuyer ses yeux avec le bout de sa manche. Puis je constatai que son visage avait revêtu soudain un aspect sérieux et reflétait une expression de gêne et d'ennui... et de temps en temps ses lèvres grimaçaient, exprimant le dégoût. Pris de stupéfaction je ne doutai plus que l'homme, malgré le sérieux de son apparence, n'ait un brin de folie... surtout voyant qu'après le moment d'ennui qu'il traversait, il se remettait de nouveau à rire aux éclats... et que n'était la corde qu'il avait attachée à son cou, il risquait de tomber à la renverse. C'est ainsi que l'homme persista à passer du rire à l'ennui et de l'ennui au rire. Cédant une fois à ses soucis et s'en moquant bruyamment ensuite.. la corde au cou... et l'âne broutant autour de lui, libre, indépendant et respectueux.

L'étonnement me reprit et je m'approchai de lui, décidé à connaître la raison de son contentement et de ses rires... ou... de son ennui et de son dégoût.

L'ayant salué avec politesse et respect... je lui dis :

— Monseigneur me permet-il de partager avec lui l'ombre de Dieu sur la terre de Dieu ?

Il me regarda et se mit à rire, car c'était le tour de sa crise de rire. J'éprouvai à son rire une grande honte car je déteste être l'objet du rire et de la moquerie. Je l'aurai certainement réprimandé s'il ne s'était arrêté et ne m'avait répondu avec délicatesse :

— La terre de Dieu est vaste et l'ombre de Dieu est immense... Elle suffit à toutes les créatures de Dieu, si toutefois celles-ci renoncent à l'ambition et à l'égoïsme. Veuillez Monseigneur vous asseoir.

Je m'accroupis près de lui, après avoir mis de côté ses chaussures. Puis un instant silencieux se passa durant lequel la crise d'ennui avait repris le dessus. J'essayai alors de l'entraîner à converser avant que la crise de rire ne recommence.

Je lui dis, me présentant moi-même :

— Je suis votre dévoué un tel.

— Et moi, je suis votre dévoué Goha.

— Goha... ? !

Il se retourna vers moi étonné, stupéfait, secoua la tête et dit avec simplicité :

— Eh bien oui... Goha, en personne... N'avez-vous jamais entendu parler de moi auparavant ?

— Bien sûr, j'ai entendu parler de vous, mais je ne pouvais imaginer que vous étiez encore vivant jusqu'à ce jour. Je vous croyais disparu depuis déjà des siècles.

— Moi disparaître ? ! Goha disparaître ! C'est méchant... Comment vivrait le monde sans Goha ? Le monde désespéré et qui peine, le monde fatigué, ayant le souffle coupé, les

larmes qui coulent, le sang versé, les membres brisés, la tête cassée... Ce monde, comment peut-il vivre sans Goha? Qu'est-ce qui fait briller l'étincelle de lumière dans la noirceur des deuils et l'obscurité des forêts? Qu'est-ce qui repose l'âme tourmentée et le corps fatigué? Qu'est-ce qui fait sécher les larmes et ranime le sang? Qu'est-ce qui peut souder les membres et guérir les esprits? Qu'est-ce qui a donc ce pouvoir?... si ce n'est un trait d'esprit agréable... qui nous fait oublier nos soucis et qui adoucit les peines de la vie?

Comment serait le monde s'il était privé d'un bon trait d'esprit? Ce monde sérieux, le monde lettré... comment serait-il sans Goha?

A quoi peuvent nous servir ses cheikhs, ses prêtres, ses savants, ses inventeurs et ses érudits? Quelle utilité aurait pour nous la sagesse de tout ce monde et leur philosophie, si nous parcourons la terre avec peine et austérité?

« Que de cheikhs et de prêtres

Ont multiplié leur critique sur le monde

Puis la mort s'est emparée d'eux

Et toutes leurs sentences sont tombées
avec eux. »

Le plus vertueux parmi les êtres et le plus miséricordieux envers ses semblables... est celui qui parvient à leur offrir un rire. Le premier objectif de l'homme dans la vie n'est-il pas d'offrir le bonheur à son prochain?

Toutes les inventions, les complications, les guerres, les révolutions ne sont-elles pas provoquées afin de mener l'individu à une vie acceptable? Mais toutes ont échoué dans leurs tentatives... Ont également échoué les penseurs, les hommes à principes, les prêtres, les

cheikhs... Nul n'a réussi à rendre l'homme heureux. Mais une seule personne a pu lui donner le bonheur et dissiper ses peines... C'est Goha.

Goha seul lui a procuré des instants heureux et souriants... et ceci sans complications ni détours. Goha le miséricordieux, l'équitable... qui offre le rire à l'habitant des palais, comme à celui des chaumières, sans faire de différence entre grand et misérable... celui-ci rit comme celui-là.

Goha soulage les cœurs opprimés à condition qu'ils ne soient pas dominés par l'ambition et la rancune. Les heures du rire sont le gain de la vie. Et le plus gagnant parmi les humains est celui qui parvient à rire toujours. Il transforme ainsi sa vie entière en bénéfice.

Comment le monde vivrait-il sans Goha et sans un bon trait d'esprit? Un trait d'esprit ajoute une douceur à une douceur de l'existence et atténue l'amertume de la vie... Il embellit le laid, et ajoute à la bonté du bon. Un trait d'esprit transforme notre état d'âme et rend chatoyants à nos yeux les aspects de la vie. Il nous fait oublier la haine et rend nos cœurs plus enclins à l'amour et plus accessibles à l'amitié et à la fidélité.

Puis Goha se tut, et je le vis étendre sa main pour desserrer la corde qu'il avait autour du cou. Et tout en hochant la tête je lui demandai :

— Pourquoi vous attachez-vous avec une corde?

— Une sorte d'égalité!

— Quelle égalité?

— Entre l'âne et moi...!

— Comment ?

— Lui est attaché une fois... et moi une fois... vu que nous avons convenu ensemble de nous traiter en tout sur un pied d'égalité... même pour monter ! Lui monte une fois... et moi je monte une fois !

— Est-ce que lui vous monte ?

— Non, car depuis le moment où nous nous sommes mis d'accord sur ce principe, j'ai préféré ne pas le monter... afin d'éviter d'être un jour monté par lui ! Ah ! si chaque personne qui monte aujourd'hui savait qu'elle serait à son tour montée le lendemain, nul n'aurait jamais osé le faire.

— Et pourquoi donc vous attachez-vous avec une corde ?

— Entre nous soit dit... cela me repose. Si je n'étais pas attaché, je n'aurais pu en ce moment profiter de l'avantage d'être assis, me reposer et méditer. L'homme aime de temps en temps s'asseoir, se reposer et méditer. Et si chacun se donnait la peine de se comporter ainsi, on n'aurait jamais eu le courage de commettre le mal.

Il y a un autre motif pour lequel j'éprouve du repos à être attaché... C'est qu'à ce moment l'âne devient responsable de moi, au lieu que je sois obligé d'aller moi-même à sa recherche.

Puis de nouveau Goha se tut et je le vis allonger la main pour prendre ses souliers afin de se chausser...

Ne voulant plus l'importuner, je me levai afin de prendre congé de lui. Mais je me rappelai, soudain, que j'avais oublié de le questionner sur le sujet qui m'avait poussé à l'aborder et qui était de savoir le motif de ses rires

et de ses bouderies. Tout en me levant, je lui demandai avec politesse :

— Me permettez-vous de vous poser une question qui vous semblera peut-être un peu trop indiscreète de ma part ?

— Vous pouvez poser toutes les questions que vous désirez.

— Qu'est-ce qui provoquait en vous ces accès de fou-rire ?

Et Goha me regarda stupéfait et hocha la tête étonné par la stupidité de ma question qui ne nécessitait pas de réponse et me dit avec simplicité :

— Je me racontais à moi-même un trait d'esprit.

J'ai ravalé ma salive... hoché la tête... me disant que j'aurais dû comprendre tout seul que ce qui pouvait bien provoquer le rire de Goha c'était qu'il se contait à lui-même un trait d'esprit.

Mais je me souvins qu'il avait aussi des moments d'angoisse et de tristesse... et je l'interrogeai de nouveau.

— Mais je vous voyais parfois aussi soucieux.

Il me lança un regard outré de la bêtise de ma question et me répondit :

— En effet... je deviens taciturne quand je constate que j'ai déjà entendu auparavant l'anecdote que je me suis conté, qu'elle aussi, elle est vieille !

Youssef el Sebai
traduit de l'arabe.

LES PORTRAITS DE LA MORT DITS DU FAYOUM

Le sable sec de l'Égypte a conservé dans les portraits connus sous le nom de Portraits du Fayoum des œuvres d'art dont l'intérêt est multiple. Par leur valeur esthétique ils sont comparables aux plus beaux portraits du Quattrocento, ils font la gloire des Musées et la joie des collectionneurs. Pour l'historien d'art, les portraits du Fayoum contribuent d'une manière importante à la connaissance de l'art Copte, surtout d'une technique picturale perdue et oubliée en Occident — la peinture à l'encaustique —, mais avant tout ils l'aident à mieux comprendre une phase historique des plus complexes et des plus difficiles à saisir : cette phase finale de la civilisation classique qui est en même temps la première phase de la civilisation chrétienne, le passage de l'art du Bas-Empire à celui de l'art Paléochrétien. En effet les portraits du Fayoum jettent une lumière nouvelle sur l'esthétique et la philosophie de l'homme vivant à une époque qui fait charnière entre deux civilisations.

Il y a 60 ans environ Flinders Petrie et Gayet mirent à jour les nécropoles Chrétiennes du Fayoum et de Hawaya, où, sous de minces couches de sable, ils découvrirent plusieurs centaines de portraits peints pour la plupart sur des planchettes

en bois — Les toiles sont extrêmement rares —, mesurant environ 30cm sur 40cm., et dans un état de conservation quasi parfait; ces portraits étaient peints avec cette technique spéciale à base de cire, que l'on appelle peinture à l'encaustique.

Des trois techniques picturales, employées par les Anciens, celles de la fresque et de la peinture à la détrempe se sont conservées sans grand changement telles quelles jusqu'à nos jours. Par contre, la peinture à la cire, très répandue à l'époque classique, a disparu, comme d'ailleurs la plupart des œuvres peintes de cette époque. Aucune œuvre exécutée dans cette technique n'a été retrouvée en Grèce ou à Rome. Pourtant nous avons des témoignages écrits attestant leur existence. Pline en parle, Harpocrate fait mention de portraits de Pythagore, de Platon et d'Aristote, tous peints à l'encaustique. Une version syrienne et araméenne de la Doctrine Addai parle même d'un portrait peint du Christ, qui se serait trouvé à la Bibliothèque d'Edesse. Les sables du désert égyptien, matière conservatrice par excellence nous ont donc rendu avec les Portraits du Fayoum, des vestiges exécutés dans cette technique disparue en Occident.

La peinture à l'encaustique consistait à mélanger de la couleur finement broyée avec de la pure cire d'abeille, que l'on séchait et moulait en forme de bâton de cire coloré; pour peindre, on employait une palette de cuivre qu'il fallait maintenir chaude et les couleurs étaient vraisemblablement aussi appliquées avec un fer ou un cautère chauffés. Cette technique qui a l'avantage de conserver toute la fraîcheur de la couleur se perdit au cours des bouleversements qui secouèrent l'Europe vers les premiers siècles de notre ère. (Au début du XVIème siècle l'ancienne peinture à base de cire fut rem-

placée par une autre qui réside dans le même principe : la peinture à l'huile.)

Quel était le sens sinon le but de ces portraits qu'on trouva enterrés à côté des morts dans les nécropoles du Fayoum, datant probablement des premiers siècles chrétiens ? Étaient-ils exécutés du vivant du modèle ? Ou après sa mort ? Étaient-ils destinés à priori à être enterrés avec lui ? Remplacèrent-ils en somme le masque funéraire de la momie égyptienne ou le portrait-masque romain ? Les fouilles de Flinders Pétrie ne purent répondre à toutes ces questions. Selon lui les portraits étaient exécutés du vivant de la personne — ce qui expliquerait la jeunesse des personnages — et restaient dans la maison, suspendus, comme actuellement nos tableaux ; au mur. Un portrait qui conservait encore son cadre, un bout de corde pour la suspension semblaient confirmer cette idée. Le modèle une fois mort, le portrait aurait été enterré lui aussi, ou bien — reste de la vieille coutume égyptienne, — fixé à l'aide de bandelettes sur la momie. Mais furent-ils exécutés pour cette fin ou bien suivaient-ils le mort pour des raisons de magie ; nous n'en savons rien.

Pourtant en dehors de ces questions d'ordre technique ou magico-religieuses, l'importance de ces portraits réside dans le fait — comme nous venons de le dire plus haut — qu'ils sont les témoins éloquents d'un processus historique qui jusqu'à nos jours suscite dans les rangs des historiens de l'art bien de controverses et de malentendus. Pour les hellénisants, l'art des premiers siècles de notre ère, l'art du Bas-Empire, n'est qu'un aspect décadent de l'art grec, une forme métisse, corrompue et soumise aux influences barbares venant de l'Orient. En somme ils déplorent dans cet art l'alté-

ration du canon grec classique. Pour les tenants de l'Orient — l'école de Vienne en particulier, avec Alois Riegl et Wikhoff au début du siècle et Strzygovski à leur suite — l'art du Bas-Empire apporterait une nouvelle esthétique, expression d'une nouvelle pensée d'une nouvelle attitude morale et métaphysique. Ces savants ont réhabilité ce qu'on a aimé appeler la décadence romaine. Et où d'autres ne voyaient, dans la nouvelle écriture graphique, dans l'abandon des rapports logiques de l'espace et de la tri-dimensionnalité en faveur des à plats que maladresse, gaucherie et incapacité, ils reconnaissent la naissance mystérieuse d'un nouveau style abstrait : expression d'idées transcendantales symbolisant la nouvelle orientation de l'homme qui se tourne désormais vers un monde immatériel ; elle devait provoquer une transformation dans l'attitude de l'homme devant les phénomènes de la nature.

C'est dans le portrait que nous pouvons le plus nettement saisir la mutation du canon classique. Dans la statuaire de la Grèce classique toutes les parties du corps participent du rythme qui régit l'ensemble plastique à titre égal. L'art pour l'artiste grec est le problème de la forme pure et elle vise, comme dans la pensée philosophique à exprimer un absolu, une essence. Cette manière de concevoir le phénomène artistique explique aisément pourquoi le portrait — toujours joué un rôle très secondaire dans l'art hellène. Par contre, les tendances les plus caractéristiques de Rome refusent de traduire les formes de la nature par des « Idées » plastiques, mais cherchent à copier directement et aussi fidèlement que possible — quittes à faire des masques de cire — la nature. A l'idéalisme grec qui vise à l'essence, s'oppose le réalisme romain qui cherche l'individuel dans l'espace et le temps. Aussi la créa-

tion la plus originale de l'art romain fut le portrait, il est l'affirmation la plus haute, la mise en valeur la plus directe de l'individuel, le triomphe même de l'individu.

Pourtant, aussi contradictoire que cela puisse paraître, le réalisme artistique du Bas-Empire servira à exprimer une pensée métaphysique et transcendante. Toute activité, dès les débuts, de la vie romaine, qu'il s'agisse d'une entreprise guerrière, de l'initiation dans un camp militaire, en somme d'une formalité quelconque de la vie politique, juridique ou même privée, s'insère dans un cadre magico-religieux. Aussi le portrait romain, tout réaliste qu'il fût, sert quand même et en premier lieu à des fins rituelles. Au cours des processions funéraires on portait ces portraits-masques sur des mannequins habillés, ou bien des acteurs affublés des costumes des aïeux les portaient au milieu du cortège.

Ces portraits portent donc en eux une étrange dualité. Issus d'un art réaliste, sensualiste, attaché aux formes de la nature, ils servent à des fins magiques et rituelles. Et si l'œuvre d'art en Grèce ne se voulait qu'œuvre d'art dans une volonté d'autonomie et de liberté, l'art romain retrouve les anciennes attaches qui unissaient l'art et la religion. Seulement il s'était enrichi par un apport nouveau et contraire à sa destination : du réalisme, caractéristique de la mentalité romaine.

Mais c'est ici que se pose la question : d'où venait à Rome ce nouveau rapport avec la mort, illustré par les portraits magiques ? Et d'où cette expérience tragique et grandissante que reflètent de plus en plus les visages des défunts ? Peut-être fallait-il être aussi intensément attaché à la vie qu'eux pour réaliser le tragique du néant, comme

ce sera le cas dans l'art de la Contre-Réforme — ou bien était-ce le résultat du nouveau message venant de l'Orient, et qui déplaçait l'accent sur de nouvelles valeurs ; probablement une rencontre de ces deux situations.

Le fait est que le réalisme de la phase finale de l'Empire obéit à d'autres besoins moraux et psychologiques que l'art Romain classique. Si le portrait grec nous montre un visage impersonnel sans flétrissure, d'un âge éternel mais indéfinissable, appartenant à un monde immobile où le temps est aboli, le portrait de la Rome Classique traduit le corps individuel et le jeu passager de la physionomie dans toute sa richesse. Il ignore pourtant la vie spirituelle. Par contre les portraits de la fin de l'Empire, des III^{ème} et IV^{ème} siècles de notre ère ont perdu leur dynamisme, leur éloquence ; l'intérêt pour les traits personnels et individuels, la mobilité vivante du corps disparaissant. Les personnages semblent comme figés dans une frontalité rigide et hiératique. D'abord ce ne sont que d'imperceptibles nuances que travaille un étrange mal du siècle : visages inassouvis, désabusés, méditatifs, visages aux fronts soucieux, aux bouches frémissantes. Et partout ce regard trouble, inspiré, ce regard qui semble scruter l'au-delà et dit tout le désarroi d'une âme placée au carrefour de deux mondes. Les têtes vieillissent, s'enlaidissent, mais pendant qu'elles s'enlaidissent une sorte de transsubstantiation s'opère en elles. Rome avait découvert la condition humaine et avec elle l'inexorable destin de l'homme soumis au temps. Chaque visage dans les portraits de cette époque est comme imprégné de la suprême connaissance de sa propre mort. Mais avec la certitude de sa mort l'homme semble avoir acquis une âme. On a qualifié l'art romain du Bas-

Empire d'art malade, d'art romantique. Mais cette « morbosité » vient comme signe avant-coureur de la Christianisation.

Car les portraits du Fayoum sont aussi des portraits de l'homme et de sa mort. Mais dans l'art de Rome encore attaché à la vie, il y a révolte, révolte désespérée. Art individualiste, il réalise la mort de l'individu, la mort dans la chair et s'oppose à elle ; la nouvelle sagesse du Christianisme qu'avaient connue les personnages peints sur les portraits du Fayoum a adouci cette terreur. A la crise spirituelle que reflètent les portraits romains, les premiers Chrétiens du Fayoum opposent un visage en état de grâce. Le néophyte de la doctrine révélée se considère comme un passager éphémère dans la vie d'ici-bas et cherche désormais ses valeurs ailleurs. La volonté crispée se détend et cède à une intensité spirituelle et calme. Le dualisme pathétique de Rome, expression d'une âme déchirée disparaît. Le naturalisme de la forme, du concept plastique qui se heurtait à une pensée métaphysique et pessimiste a disparu avec lui.

Le nouveau style dont nous suivons la lente élaboration dans les portraits du Fayoum — héritiers des portraits romains — nous montre les personnages dans une frontalité extra-spatiale et extra-temporelle. « Au geste s'est substituée l'immobilité de l'éternel », comme le dit si justement Malraux. Un trait noir cerne les formes, embrasse le visage et accentue les yeux immenses, dont le regard va au-delà de nous. La mort qu'entrevoient ces personnages déjà désincarnés, dématérialisés est un état de grâce, une libération. Elle n'a pas la terreur d'une mort solitaire de la chair.

Chaque civilisation a la mort qui correspond à son concept de vie. La mort de l'Égypte Pharaon-

nique « est une mort organisée en survie ». La mort de Rome est une mort tragique subie par l'être en révolte. La mort chrétienne telle que nous la voyons sur les portraits du Fayoum n'est pas une mort individuelle, ni une victoire sur la mort, elle est participation d'un état de grâce collective.

Ces compositions simples à caractère unitaire expriment que l'homme n'appartient qu'à peine au monde physique par un reflet, par une image sans poids et sans densité, mais que son existence réside dans son intention métaphysique et spirituelle.

Dr. Hilde Zaloscer



Vers Assiout

Maître.. par le Prophète ô mon maître...
Bonnes gens ayez pitié de moi... je viens d'Assiout... je viens à pieds d'Assiout... Je suis là depuis une semaine... une semaine que je dors sur le trottoir devant l'hôpital... Je suis malade... Ayez donc pitié de moi... Je ne supporte plus l'odeur de ma jambe... La gangrène est montée jusqu'au haut de ma cuisse... Ayez donc pitié... Le Prophète lui-même ne voudrait pas d'une telle injustice... Et Celui qui a créé le Prophète n'en voudrait pas aussi.

Avant que les infirmiers n'empoignent l'homme qui parlait ainsi pour le jeter dehors, le médecin se cala dans sa chaise, et après avoir interrompu sa conversation avec l'infirmière-en-chef, il se tourna vers l'importun. D'un coup d'œil, il jugea la misère qui se peignait sur cette face tannée par les ans et les intempéries. Il garda un instant de silence, hésitant à la vue de ce linge qui fut blanc autrefois et avec lequel l'homme avait entouré sa tête comme d'un turban dont le pan tombait sur le côté telle la queue d'un vieux chien qui aurait traîné longtemps dans la boue.

Après avoir découvert la jambe du malheureux qui était enveloppée de toutes sortes

de chiffons et de vieilles chaussettes de toutes les couleurs, le médecin constata l'état lamentable dans lequel elle se trouvait. C'était déjà un membre mort et l'homme s'appuyait sur une branche d'arbre pour pouvoir avancer. Il prit la feuille d'hôpital qui était entre les mains du malade, toute souillée et chaude, et lut rapidement. Ensuite il se récria :

— Mais mon pauvre homme!... Depuis une semaine je t'avais envoyé à la salle d'opérations pour que l'on t'ampute la jambe. Pourquoi donc es-tu revenu ici? Ici c'est la réception, comprends-tu ?

De son côté l'infirmier renchérit :

— Il aurait dû être déjà opéré celui-là. Il voudrait peut-être qu'on le transporte en voiture? Il n'a vraiment aucune pudeur...

Le malheureux aurait bien voulu sourire s'il en avait eu la force, mais son visage se renfroigna encore plus :

— Mon bey, j'ai été à la section de chirurgie, mais là on m'a envoyé vers la section des maladies internes, et de là vers les maladies de la peau, et me voici de nouveau devant vous, après avoir couché une semaine sur le trottoir de l'hôpital...

Le médecin lui répondit alors avec humeur :

— Et alors? Que veux-tu que je te fasse? Suis-je responsable de toi? Ici ce n'est pas un hôtel... Écoute-moi bien, je ne veux pas d'histoires. Je m'en vais t'envoyer de nouveau vers la section de chirurgie sur la charrette cette fois... Mais si je revois encore une fois ton visage...

S'avançant alors vers le bureau derrière

lequel était assis le médecin, le malheureux s'y appuya et se mit à hurler :

— Non!... non!... s'il vous plaît messieurs, par l'amour du Prophète... je ne veux pas être amputé... De grâce!...

Tel un volcan, le médecin éclata :

— Alors que veux-tu?!

La colère du médecin fut le signal pour que les infirmiers saisissent avec force l'homme pour l'arracher du bureau auquel il s'accrochait avec tout ce qui lui restait de force et le jeter dehors, tandis qu'il criait d'une voix pitoyable :

— Par le Prophète, mon bey... par le Prophète... par la vie de ton père... je ne veux pas être opéré... Renvoie-moi vers mon pays, renvoie-moi vers Assiout...

Le Diplôme

En montant dans le train de Hélouan, mon regard fut attiré par un homme assis sur une des banquettes du fond et plongé dans la lecture d'un journal. En une seconde, toute la vie de cet homme m'apparut. Les souvenirs me revenaient par bouffées. Tout mon passé revivait devant moi. Je me revoyais enfant à l'école secondaire de Damiette, plein d'espairs et de rêves d'avenir en cette ambiance brumeuse, propice à toutes les légendes.

Mon souvenir me reporta dans la grande bâtisse de l'école, avec sa vaste cour, tandis que les enfants jouaient comme de petits diables avec leurs tarbouches sur la tête, leurs tarbouches qui avaient perdu la plupart des fils de

leurs glands. Me revoici dans la classe étroite, assis au premier rang, et devant moi Hefni effendi, notre professeur de chimie, qui semblait occuper toute la salle par l'importance de son bedon, son cou de taureau et ses bajoues. Il portait un veston déteint qui le serrait de tous côtés ; il prononçait avec lenteur tous les mots, mais parfois, quand il se laissait emporter par la colère, son souffle s'entrecoupait et il sortait alors son mouchoir pour s'éponger le front.

Les élèves de notre classe avaient la patience et le calme des enfants de Damiette, ils ne pouvaient pourtant maîtriser leurs nerfs durant les cours de Hefni effendi. Ceux qui étaient assis au fond de la classe commençaient à imiter sa voix et sa manière de parler tandis que les autres aspergeaient son pantalon d'encre quand il tournait le dos pour écrire au tableau, ou bien accrochaient des queues en papier à son veston.

D'habitude il ne se rendait compte de ce qui lui était arrivé que le lendemain. Il entrait alors d'un air martial, les joues empourprées, la bouche tremblante. A peine assis, il nous regardait d'un air furieux et, jetant son dévolu sur un des élèves, de préférence parmi ceux qui étaient assis au premier rang, il l'insultait d'importance. Après quoi, Hefni effendi se calmait et commençait le cours.

Malgré cela, ce brave homme nous traitait non pas en enfants, mais en hommes. Souvent, il interrompait son cours pour nous raconter ses déboires. Il vivait seul dans un hôtel, tandis que sa famille se trouvait au Caire. Il nous racontait comment le boucher l'avait trompé,

comment le domestique de l'hôtel avait chipé un gros morceau de viande, et comment enfin on lui avait volé son portefeuille qui contenait deux livres.

Il nous racontait également que son fils qui était demeuré au Caire, ne pensait qu'aux filles et que tout son argent y passait. Quant à sa femme, elle ne voulait pas habiter Damiette, et il était obligé de lui envoyer la plus grosse part de ses émoluments.

En écoutant ses jérémiades, nous en riions souvent, tout en faisant mine de compâtrir à ses malheurs. Ce pauvre homme ne rencontrait aucune compassion auprès des uns ni des autres. Ses élèves se moquaient de lui, ses collègues le méprisaient, quant au directeur même de l'école, il ne ratait pas une occasion de le blesser devant nous, et les inspecteurs envoyaient des rapports désastreux à son encontre.

Pour ma part, comptant parmi les élèves assis au premier rang, je me trouvais être la cible de ses insultes. Je détestais sa veste usée jusqu'à la corde, sa cravate qui n'était jamais au milieu de son col, mais déjetée sur le côté. Je n'aimais pas non plus ses doigts boudinés avec lesquels il grattait souvent son ventre, ses dents jaunies qu'il avait l'habitude de nettoyer avec son mouchoir sale au milieu de l'explication d'un texte.

Bien que détestant tout ces détails, je ne pouvais m'empêcher d'avoir pitié de lui. Derrière cet accoutrement, je devinais un cœur tendre, et ne pouvais m'empêcher de l'aimer. Cependant toute ma pitié et ma sympathie ne m'empêchaient pas d'accrocher des queues à son veston.

Je n'oublierai jamais ce jour où il entra furieux en classe et se mit à nous invectiver tous, en affirmant que nous étions des bons à rien. Sortant enfin ma copie, il proclama qu'elle était la meilleure et que j'avais brillamment réussi aux examens. Il m'appela alors le « héros de la chimie », et ce surnom m'est resté depuis lors. Lorsque je rencontrais un de mes anciens camarades, il ne manquait pas l'occasion de me sortir ce titre.

Hefni effendi devait ensuite être transféré dans une autre école, et la vie devait effacer tous les souvenirs de mon enfance, ces souvenirs qui me revenaient aujourd'hui tout d'un coup en voyant cet homme assis au fond du train.

Je me dirigeai vers lui et m'assis en face pour pouvoir lui demander s'il se souvenait de moi. Il me regarda alors de son air dégoûté d'autrefois et ne prononça pas un mot. Je repris mes questions et évoquai quelques souvenirs pour lui rafraîchir la mémoire. Je lui rappelai que j'avais été le premier aux examens, je lui rappelai l'éprouvette qui avait éclaté un jour entre ses mains.

Après un bon moment, il sembla me reconnaître, ou plutôt il se souvint d'un petit garçon qui devait me ressembler. Mais il ne montra aucune satisfaction à me retrouver. Il se souvenait du coup, semble-t-il, des queues de papier qu'on accrochait à sa veste et des brimades de ses supérieurs devant nous.

Après un instant de silence, il se mit à se plaindre du sort, du ministère qui le laissait toujours dans le même grade, tandis que ses élèves occupaient de hauts postes, de sa femme

qu'il avait fini par répudier, de son fils qui avait quitté l'école pour devenir artiste de cinéma.

Je lui demandai alors ce qu'il pensait des élèves d'aujourd'hui. Sans répondre, il tira son mouchoir de sa poche, comme autrefois, et après avoir essuyé ses dents, il cracha par la fenêtre.

Il sourit cependant lorsque je lui rappelai le titre qu'il m'avait octroyé de « héros de la chimie », et quand je lui appris que depuis lors j'étais entré à la Faculté de Médecine pour devenir après quelques années docteur...

Je n'avais pas fini de le lui raconter qu'il éclata de rire et son ventre se trémoussait, tandis qu'il me donnait des bourrades en s'exclamant :

— Ya cheikh! va te faire fiche, toi un médecin!...

Je sortis alors ma carte de visite pour la lui remettre en ajoutant :

— Tout cela je vous le dois...

— Alors? En un si court laps de temps, tu es arrivé à devenir docteur?... Allons! allons! va te faire f...

Je lui répétais :

— Grâce à vous, cher maître.

Je disais cela avec toute la sympathie et la reconnaissance que j'avais vraiment gardées pour lui.

Durant tout le temps que j'avais connu Hefni effendi à l'école, je ne me souvenais pas de l'avoir vu une seule fois sourire. Or, aujourd'hui, sur son vieux visage un sourire de satisfaction illuminait ses rides. Il frottait ses mains l'une contre l'autre, tapotait ses cuisses et me regardait avec des yeux brillants :

— Par Dieu, il a réussi celui-ci, il a réussi, répétait-il.

Je lui dis alors pour lui faire plaisir, que nous avions tous réussi.

Le train entra en gare de Méadi, mais Hefni effendi avait oublié que c'était là qu'il habitait. Il se leva enfin précipitamment et tout en me serrant les mains, il me disait rapidement ses remerciements. Je me demande encore pourquoi le pauvre homme me remerciait.

Je l'accompagnai alors jusqu'à la portière du wagon et il demeura sur le quai à me faire des signes de la main, jusqu'à ce que le train s'éloignât. Je le vis de loin se diriger d'un pas guilleret vers sa maison, joyeux et fier comme un enfant qui aurait réussi à décrocher son diplôme d'études primaires.

Youssef Idriss

traduction française

de Gabriel Boctor.

LA POESIE YUGOSLAVE CONTEMPORAINE

La poésie yougoslave d'aujourd'hui possède plus d'un titre pour intéresser le lecteur des autres pays. D'une part l'expérience sociale qui se poursuit en Yougoslavie après les longues années d'une lutte acharnée et victorieuse contre l'occupation allemande, ne peut manquer d'être considérée avec sympathie et le lecteur s'attendrait à trouver des échos de ces combats ou de la révolution économique et sociale qui s'est opérée à l'issue de la guerre. Pourtant, dans les poèmes qui suivent on ne trouve nulle trace de ces bouleversements. Les poètes yougoslaves expriment plutôt des sentiments intimes et le grand problème de la mort semble les hanter, tout comme il a hanté les poètes de tous les pays et de tous les temps. Plusieurs de ces poèmes l'expriment avec un accent profondément personnel et une âpreté qui atteint à la grandeur. D'autre part on songe au riche folklore des diverses républiques composant la Yougoslavie et dont les Ballets folkloriques yougoslaves ont fait connaître au monde la richesse, la saveur et la variété. Mais on ne trouve aucun reflet des thèmes populaires dans cette poésie savante : elle pourrait avoir été écrite n'importe où. Elle est ainsi plus largement humaine si l'on veut, mais elle semble man-

quer de racine dans le terroir qui communique aux sentiments universels un accent particulier. Le sentiment de la nature toutefois est ressenti par ces poètes avec une force qui pourrait bien être une caractéristique nationale et qui exprime une sorte de communication panthéiste surtout avec la nature verte, les collines couvertes d'herbe et les forêts profondes. Par contre on retrouve chez ces poètes la préoccupation d'une forme moderne, et l'influence de quelques grands courants comme le surréalisme ou l'existentialisme. Mais les recherches formelles ne sont jamais poussées trop loin et l'expression demeure vigoureuse et sincère, l'impressionnisme ou l'expressionnisme des images toujours clairs.

Certes, comme dans toute traduction la musique de la langue est en partie perdue, mais nos lecteurs d'Egypte en particulier, pays ami de la Yougoslavie, et les poètes et écrivains d'Egypte, seront certainement heureux de ce contact direct avec quelques uns des meilleurs poètes de Yougoslavie.

A. P.

DOUCHAN MATITCH, homme de lettres, aujourd'hui Recteur de l'Académie d'art théâtral à Belgrade ; né en 1898 à Cuprija (Serbie). A terminé ses études secondaires en France et suivi les cours de la Faculté de philosophie à Paris puis à Belgrade. De 1924 à 1938, était professeur de lycée à Belgrade. Il avait été déchargé de ces fonctions en 1938 pour sa participation au Mouvement progressiste.

Ses ouvrages philosophiques les plus impor-

tant sont « Position du surréalisme dans le processus social » — 1932; « Gluho doba » — 1940 (Temps sourds); « Jedan vid francuske knjizevnosti » — 1952 (Un des aspects de la littérature française); « Bagdala » — 1954; « Anina balska haljina » — 1956 (La Robe de bal d'Anna). Fait des traductions du français. En 1952, il a obtenu un prix de l'Association des hommes de lettres de Serbie.

DE NOMMER LES OMBRES DES ASTRES

I

De nommer les ombres
 Et la flamme
 De tisonner les brûmes
 Et la pierre
 De te poser entre toi-même et la claire étoile
 De ta mort :

Que d'herbes chaleureuses
 Que de regards souffrants
 Que de fois l'amour
 Que de déserts
 A dire

Tu n'es pas arrivé.

Et pourtant à ton seuil un énorme géant
 Aspire à entrer
 Et balayer toutes ces faiblesses
 Dans ton gîte

En vain.

II

Que le tronçon hallucinant
Gris et noir
Affronte à perpétuité le déluge
Parmi les genévriers qu'il épouvante
Les écureuils
Qu'il érafle et blesse ta pensée
Sans rappel
Tandis que l'équinoxe mûrit sur les monts
Et que se réjouissent les grillons dans l'herbe haute.

Qu'au soleil des souvenirs
Enfantins pâlissant déjà
Dorme le chien roux aux oreilles pendantes
Plus réel que les feuilles sèches de tous
Les automnes passés.

Assoupi qui oserait le réveiller ?

Qu'élançée du haut des marches
Obscures de l'oubli de soi-même
A demi tournée elle jette
Son regard fervent et extasié
Depuis l'éternité
Tandis que la flamme inquiète suit sa main qui fuit
Comme une souris blanche sur la rampe vers sait-on quelle
Délivrance vers sait on quoi
Désespoir.

Nul ne pourra jamais te l'arracher.

Pourtant tu ne peux jurer que le sanglot
Rien qu'un instant
Ne t'ait griffé la gorge comme un oiseleur
La perdrix
Si un matin somnolent d'août
Tu t'es rappelé le bruit sourd
De la voiture
Qui lentement traverse le pont en bois
De la Morava.

Cependant l'énorme géant
 A ton seuil oublié et oubliant
 Depuis longtemps s'est endormi
 Et plus personne pour balayer
 Toutes ces faiblesses et toute cette toile d'araignée du souvenir
 Dans ta demeure.

En vain.

Il sanglote maintenant en rêve d'une douleur
 Inconnue. Et il divague.
 Et vide est ta maison
 Et vides sont les vignobles
 Et vide est la route où tu marche.

.....

IV

Mousse aveugle de la paume. Lampe dans la nuit.
 Tu écris et tu écris sur tout et après tout des morts et
 des mots que tu ne comprends pas tout à fait bien
 Irrité tu les arraches de ta chair
 Une de tes mains dans les clairs ruisseaux de la lumière
 L'autre jusqu'au coude dans la voie lactée de la chair.

V

Tu n'as
 Plus

Que des paroles
 Fragiles et mortelles

Plus
 Que la chair fragile et mortelle

La vie entière à défendre
 Du labourage de la mort.

Et ton cadavre quand
 Dans le sable du désert l'aurent enterré
 Les conquérants de demain aux yeux candides et sereins
 Et féroces. Sans ombre.

Pour que les étoiles brillent
 Même dans le sable vivant de la mort.

Dans les glaces violentes et engourdies de la mort.

*
 **

MIODRAG PAVLOVITCH, docteur en médecine, homme de lettres, né en 1928 à Novi-Sad (Serbie). A terminé les cours de la Faculté de médecine de Belgrade. A publié une anthologie de poèmes « Quatre vingt-sept poèmes » — 1952 et « Stub secanja » — 1933 (Colonne de souvenirs). Pour son recueil de poèmes il a obtenu en 1952 un prix de l'Association des hommes de lettres de Serbie.

NOCTURNES

I

Reste là où tu es, dans l'axe de la nuit,
 colonne au peuplier courbé sous le bras ;
 le vent tourne alentour,
 découpe la plaine en tranches,
 le sang du monde découle au centre de ton remous.

Déjà le festin des fruits verse du ciel ses baumes
 des gouttes noires croissent en secret en montagnes ;
 le miel de la lumière coule,
 le dentier des graines baille,
 la haie siffle sur la table que le souffle balance.

Entends-tu la meute broyant les os de la terre
qui s'approche le long des horizons rongés ?
Les trapes élargissent le gouffre,
la portée du cri se réduit,
les astres dans la mare bruissent comme des roseaux.

Noyé dans la frange dorée aux feuilles de l'entonnoir du vent,
attend que l'écho des invités ait traversé la rue,
L'index-racine te tient dans l'étoile du Nord
jusqu'au matin. La nuit tue des yeux.
Entouré des haleines de la faim, reste là où tu es.

III

L'air est léger et le corps se vide par les yeux,
les jointures grincent comme des portes, les bas-fonds des sons
s'éclaircissent dans les ténèbres sereines. Les étoiles bruinent
dans la chambre où le cœur ne bat plus et le sang se retire ;
dans la rotation des côtes le centre retarde toujours.

Les formes se soudent au néant dans une étreinte dure,
puis des chants de sexe opposé se font entendre ;
la racine croit voir des fleurs, la douleur le joyeux murmure,
la glace brille au dos du soleil ; les ténèbres
ont leurs comptes avec la vie et leur propre miracle.

J'enlace le fond ; il monte sur nous puis s'évade
comme d'une motte d'herbe ; les nuages naviguent
sous terre et le pêcheur hèle les os.
Tiens, voici le crâne du monde dans le filet !
Toutes les eaux salées affluent dans ses orbites.

Les jeunes filles chantent tandis que la dernière goutte pique
et les colonnes pendent. La fumée dans les escaliers
plonge dans le faux centre de l'être, vers le vide magnétique ;
privés de sens, nous observons d'un regard originel
notre forme intérieure et notre silhouette lointaine.

EPODES MATINALES

I

Vide est la journée. Je languis après la pluie lointaine,
 la place de douceur qui vibre grisâtre derrière les dômes.
 Immobiles dans l'air, les voyageurs adressent des sourires
secrets
 aux blocs pétrifiés de peine et de stupeur.
 L'espace s'ouvre immense aux navires regorgeants
 qui, sinistres, parcourent le désert de la lumière.
 Une chaudière invisible réchauffe les vivants; je désire
 que l'aigle vienne dans la plaine me démembrer en joie et
querelles.
 Dès lors les montagnes deviendraient réelles, ces cloches
pesantes
 mesurant de leur branche la distance du lointain au terme.
 J'y serais en un rien de temps. Les nuages pris dans la
broussaille
 se changeraient en membres de mon corps, quand l'aigle sera
las.
 Mais les champs surmontent les rues, la rosée bâtit des villes
dans l'herbe,
 qu'elle roule dans des gouttes d'argent; la fraîcheur nous
attire :
 pour l'aborder il faut se mettre à nu, à même le vin.
 Dans les rues qui frémissent en haut, derrière les yeux, tout
se réjouit
 et tout se dévêt, sans délice pourtant, car les corps impudiques
et diaphanes
 resplendissent dépourvus de squelette. Les tours menacent de
tomber
 et oppressent mon crâne (dangereuse est la culture précoce
 qui porte des fruits sans graine); je me sens un intrus
 bien que les invitées se sont elles, ces villes baignées de rosée
 qui pendent en couronnes en ce jour de triste fête.
 Elles me voient; homme attablé au fond du puits qui implore
 l'aigle de venir surpasser de son ombre le fleuve de la lumière.

Tout fonce et se précipite : les vieux s'exclament et nus
 courent vers la fosse suspendue, plaie stomacale des nuages
 où l'échelle d'éclaircies invite les vents à monter.
 La clarté amoureuse nous attire dans sa fente étroite,
 les lacs de l'aube nous traversent en afflux vers le sud ;
 Seule languit dans les rêves la forteresse cachée sous la
 chevelure.

Ma tête silencieuse se plie en forme de poire
 pour passer, fruit émondé, à travers les pensées fragiles.

J'ai soif de crimes divers, ne fut-ce que pour les voir,
 c'est pourquoi je trempe mes mains là où elles peuvent être
 rouges :
 dans le nombril de l'au-delà, à travers la toison des brumes.
 La fraîcheur y creuse des veines, je n'hésite pas à l'avouer ;
 par les panneaux s'insinuent des femmes récemment engagées ;
 l'intense attrition mélodieuse fait tomber des maisons entières,
 des champs déserts s'avancent, rangés en éventail.
 La presse aérienne a interrompu les radio-communications,

peut-être est-ce pour cela que j'ignore la fin du monde ;
 je fredonne dans ma cuisine déserte et sonore,
 avide de m'égayer seul cette cité de jadis.
 On s'étonne là-haut de mon sourire dans la clarté serpentine :
 n'irai-je pas avec la tempête ? Ses toits ont beau être vermeilles,
 je reste au souterrain de l'aube, dans l'ombre respectueuse,
 où le vent siffle à l'instar d'une machine disloquée :
 en dehors des jours et des nuits je commence l'ère nouvelle.

*
 **

VESNA PARUN, femme de lettres, née en 1922
 près de Sibenik (Croatie). Après avoir terminé ses
 études secondaires, elle étudie la philosophie à
 la Faculté de philosophie. Elle a commencé à écri-
 re en 1945 et a publié plusieurs recueils de poèmes
 dont les plus connus sont : « Zore i vihori » (Auro-
 res et bourrasques) et « Pesme » (Poèmes).

TOI QUI AS LES MAINS PLUS CHASTES QUE LES MIENNES

Toi qui as les mains plus chastes que les miennes,
toi qui es sage comme l'insouciance,
plus habile que moi à lire sur son front
la solitude qui l'accable,
plus apte à éloigner l'ombre
d'hésitation de son visage,
comme l'haleine du printemps
qui dissipe les nuages planant sur les monts.

Si tes bras l'encouragent,
si ton giron apaise sa douleur,
si ton nom sert de refuge
à ses pensées et ta gorge
se replie en rameaux au-dessus de sa couche,
si la nuit de ta voix
est un verger respecté des tempêtes,

reste alors près de lui
et sois plus dévote que celles
qui l'ont aimé avant toi.
Prends garde des échos
qui approchent les chastes lits des amants.
Sois bienveillante à son sommeil
sous la montagne invisible
au bord de la mer qui gronde.

Parcours sa plage. Croise
les dauphins malheureux.
Oublie-toi dans ses forêts. Les lézards aimables
ne te feront pas de mal.
Même les vipères voraces que j'ai domptées
viendront se prosterner devant toi.

Que les oiseaux auxquels j'ai prêté un asile chaud
te chantent au cours des nuits glaciales,
que le jeune homme que j'ai protégé
contre les vagabonds sur les routes désertes
te couvre de caresses.

Que les fleurs arrosées de mes larmes
t'embaument de leurs senteurs.

La fortune me prive des plus beaux instants
de sa virilité. Mon sein manque
le dépôt de sa fertilité,
ce sein que les regards des bouviers forains
et des brigands lascifs dévastaient.

Jamais je ne conduirai par la main
ses enfants. Et les contes
que je leur destinai, peut-être je les dirai en pleurant
aux oursons infortunés
perdus dans la futaie.

Toi qui as les mains plus chastes que les miennes,
sois bienveillante à son sommeil
reste si chaste.
Permetts-moi pourtant de revoir son visage
au cours des années qui s'entasseront sur lui.
Raconte-moi parfois quelque chose sur lui
pour m'épargner des questions aux étrangers
surpris, aux voisins
compatissant à ma constance.

Toi qui as les mains plus chastes que les miennes,
reste à son chevet
et sois bienveillante à son sommeil.

*
**

KAYETAN KOVITCH, homme de lettres, né à Maribor le 21 Octobre 1931 (Slovénie). Termine les cours de la Faculté de philosophie à Ljubljana. Commence à écrire en 1947. Membre de l'Association des hommes de lettres yougoslaves depuis 1953. Ecrit en qualité de journaliste, dans de nombreux journaux slovènes et autres. Plusieurs recueils de ses poèmes ont été publiés jusqu'à présent.

LE MAT VERT

L'arbre a longtemps attendu la pluie,
 il n'a pu verdier dans le sol aride,
 de sa bouche brûlante il n'a pu
 adresser des louanges à la terre.
 Il a croisé ses deux fourches en prière
 pour une goutte d'eau. Pour une gorgée de rosée,
 pour une poignée de pluie
 elles seraient tombées à genou,
 les racines nues et souffrantes.
 Pour une fine poignée enfantine d'ondée.

L'arbre a longtemps attendu la pluie
 Maintenant il est semblable au mât d'un navire vert.

*
 **

MATEY MATEVSKI, hommes de lettres, né le 13 Mars 1929 à Carigrad (Turquie). Termine la Faculté de philosophie (groupe de la littérature yougoslave) à Skoplje. Travaille, comme journaliste à Radio Skoplje et collabore avec de nombreux journaux. Il écrit depuis 1951 et est membre de l'Association des hommes de lettres depuis 1957. Nombre de ses poèmes ont été publiés jusqu'à présent.

PLUIES

I

L'ANGOISSE

Les chevaux épuisés les chevaux alourdis de l'espace
 s'approchent
 lointain trépignement pressenti du langage oublié

solitaire ils se ruent sans répit sous les fenêtres closes
 et frappant éperdument de leurs sabots non ferrés
 oh terre ruisselante glaise impassible
 ils galopent sur toi en lugubre mêlée.

Où se mettre à l'abri de cette masse
 de cet horizon cotonneux sans contour
 de cette chair obscure du ciel et de la nuit
 de cet amas épais et profond à la fois
 avalanche pour la vue débauche pour l'espace

Où vas-tu mer infinie qui gronde
 uniforme surface
 horizontale et lasse
 avide d'éclaircies venteuses verticales
 où vas-tu où donc
 pâte épaisse de pluie et de terre
 pierre entre les mains fange dans les yeux

II

LA CHANSON

D'où viens-tu ô toi si bien connue où vas-tu
 inoubliable chanson enfant désespérée et naïve
 flèche herbacée oiseau de vase
 aride sentier infini sous la pluie
 sentier argentin serpentant vipère
 où me mènes-tu

Toi toujours pressentie au fond des eaux et des ténèbres
 crinière douce crinière rude
 volontiers rebelle
 chair crue de la terre et de nuit
 crinière tranchant lame troublante de la vue
 rasant le sentier argentin de l'espace
 rayonnant fulgurant

Eh bien emporte-moi te dis-je emporte-moi enfance
 emporte-moi poème vieillesse éternelle inoubliable

illusion suprême sans métaphore
croisée maladroitement ouverte durement profonde
à toutes les couleurs de l'éternité

Emporte-moi sentier à travers cet orage
et reviens avec moi adouci dans ce port de passage
ce tendre nid des rêves

III

LES CHEVAUX

Les chevaux épuisés les chevaux alourdis de l'espace
s'approchent

(Pluies pâles infranchissables et tacites)
sous les crèches de mes paumes à la croisée
Oh nourriture dis-je nourrissez-vous suant
transis d'humidité tiède qui suinte
des flancs de la nuit

Prends ton essor oiseau aux ailes oubliées
danseuse aux pieds de chèvre jument épuisée
sautons à travers cette croisée
et puis de nouveau par la fenêtre
et sans cesse et toujours
à la clarté ombrée de l'espace

*
**

GANE TODOROVSKI, homme de lettres, journaliste, né le 11 Mai 1929 à Skoplje (Macédoine). Termine les cours de la Faculté de philosophie à Skoplje. Ecrit depuis 1946 et depuis 1951 membre de l'Association des hommes de lettres yougoslaves. Plusieurs recueils de ses poèmes ont été publiés.

DEMARCHE PAISIBLE

I

Sur les silhouettes blotties et grises du faubourg
le crépuscule verse sa poussière noire
en messager de nuit
il déploie les splendeurs du soir.

Les fraîches senteurs des ténèbres enveloppent les sens...

Je crois que la nuit a dû lui sembler un rectangle minuscule
qui étouffe impitoyablement les solitaires.
C'est pourquoi il se dirigea vers sa fenêtre,
pour se perdre dans le tumulte du soir, au plus profond de
son être.

Je crois que le fond de la nuit attire les solitaires
comme un port à l'abri de tous les regards.
Souvent on y entend des tristes prières au jour,
souvent l'absence des hommes s'y révèle.

Je crois que la nuit a dû lui sembler une lisière paisible
où les âmes lasses cherchent un repos éphémère...

II

Nous le trouvâmes le lendemain à la morgue
étendu sur les dalles en béton, seul de nouveau,
en proie à la même solitude de laquelle
il a voulu se sauver si brusquement.
Ses yeux étaient grands ouverts et limpides
comme le ciel limpide des fraîches nuits de mai,
comme un salut accueillant et sincère.

Et nous qui voulions résoudre l'énigme
de cette fuite brusquée !
comme si ses yeux étaient une fente
par laquelle nous pouvions pénétrer le mystère
caché par cette nuit d'octobre.

A la manière Walt-Withmanienne
 peut-être devrions-nous appeler ruines
 ce cadavre que la chapelle
 étalait devant nos membres tremblants ;
 cette brillante façade fragile
 que nous avons naguère connue comme celle du bachelier
 « mort dans un accident »,
 comme on pouvait lire dans les nécrologies.

Personne n'a jamais su pourquoi il s'est enfui des hommes
 en posant son corps sur les rails de la banlieue.
 Il partit muet comme l'acier qui lui a ouvert les bras,
 désireux, peut-être, d'échapper à la prise du silence.

Aujourd'hui il n'est plus qu'un souvenir de ses proches,
 épitaphe de pierre qui ne racontera jamais
 désespoir muet de cette finale,
 cette démarche paisible qu'il entreprit
 dans la nuit du huit octobre.

Parfois, en lisant Sandberg,
 ce n'est pas sans raison que je m'arrête au vers
 où le vieillard dit :

LA MORT EST UNE DEMARCHE PAISIBLE VERS LA NUIT
 DOUCE ET CLAIRE

*
 **

SRETCHKO KOSOVEL

LE CHANT DU CYGNE

Son cou blanc ployé en arc
 au-dessus des eaux
 où se mirent les buissons et la ville
 il a fermé les yeux.

Au milieu du lac il n'a pu couler.
 Horrible signe du destin :
 vivre, souffrir, regarder
 son propre reflet brisé.

Regarder la douleur qui ne passera jamais
dans le miroir nu des eaux ;
se voir (vivant sans le vouloir)
la douleur au cœur.

JE VIS LES PINS

Je vis les pins s'élançant
vers le ciel. Stoïques calmes
traversant le feu ardent du soleil.
Je vis déjà l'incendie
qui les brûlera.

Leur tête sur de blancs oreillers
les sommets-vieillards
se taisent.
Les pins bruissent.
(A qui parlent-ils ?)

Je les vis,
colonnes flamboyantes
pèlerins en marche — vers le ciel.

Mon corps tomba en cendres

LA PENSEE

Le désespoir est pareil au lac
où tu couleras à fond.
En échange de ta foi perdue
tu gagneras la foi dans les ténèbres.

Elles t'appellent : elles sont belles ces ténèbres,
viens avec nous dans la ville de marbre noir !
L'ardeur meurt sur l'autel du cœur
et l'âme s'enveloppe d'ombre froide.



silencieux comme des cathédrales.
 Les couronnes pleines de sève et d'hostie du pollen,
 en soutanes fines et soyeuses,
 attendent la sainte communion au son du vent.

Les fleurs sont aveugles, les fleurs sont sourdes-muettes,
 entourées de nuit éternelles elles touchent le feu du soleil
 dans un déluge de nuages, d'animaux et de choses.

O, que ne suis-je cette fleur aveugle, sourde et muette !
 Pourquoi suis-je cette créature malade qui erre,
 crache, maudit et fouille dans ses entrailles.

Agenouillé sur la colline, je contemple l'ondoïement de la
terre grasse,
 les formes immenses des bois
 étendues paresseusement pareilles aux cochons verts ;
 le soleil frémit en cercles de sept couleurs,
 tout ondoie, embaume, coule et frémit,
 les forêts, les violons des insectes et les xylophones des
ruisseaux
 et les chatons dorés pareils aux belles dames en fourrure.

*
 **

DANE ZAYTZ

LE CHANT DE LA JEUNESSE

La mort
 est ma vieille connaissance,
 Je suis un arbre
 qui ne portera plus de fleurs.

Depuis longtemps l'automne s'est logé
 dans mes branches.

Je porte dans mon âme
 le nœud de la corde sanglante
 au poteau de chêne.
 Je garde dans mon âme

les tombes glacées
et les os rognés
et le crâne qui gît
sur le sol humide.
Il semble dire : regarde, j'y étais.
Tragédie, ironie,
car ses oreilles
et ses yeux
sont bouchés de terre.
Au-dessus de lui plane
une chanson triste,
un souffle
et le sombre ciel d'automne.
Que l'arome des fleurs pénètre
là où il n'est plus
où il n'y a plus rien.

Crâne aux traits non identifiés.

La mort est ma vieille connaissance.
Je suis un arbre
dont les feuilles sont éparées sur les tombes.
Je porte dans mon âme le gibet de mes songes.

Jusqu'à la fin résonnera dans mes oreilles
le sombre chant impitoyable :
« Ce jour plein d'horreur ! »

L'ARBRE MOURANT

Dans une pourpre flambée brûlent les bois.
C'est le feu de l'automne.
Le feu destructeur.

L'arbre est resté sans fruits.
L'arbre est triste.
L'arbre se meurt.

De quoi se souvient-il ?
Du printemps ?
De l'été ?

Pauvre arbre.
Seul l'automne est beau ;
Dans ses flammes pourpres tu vas te consumer.

II

L'arbre se mourait.
Seul dans la selve des arbres.
Seul entre ciel et terre.

Personne pour s'écrier : Au secours !
Les feuilles étaient silencieuses,
Les sentiers muets,
les oiseaux s'étaient envolés.

Il se mourait.

Des feuilles rouges tombaient goutte à goutte par terre
comme des jets de sang.

C'était beau à voir :
il levait ces mains rouges au ciel,
comme un homme que la palude dévore.

NOUS ETIONS TROIS ORPHELINS

Le voilà donc marié. Désormais, toutes les fois qu'il embrassera sa femme, il implorera Dieu de le gratifier d'un digne fils, un fils qui puisse, par sa progéniture, perpétuer — pourquoi faire? — une lignée sans faste et sans fortune.

Ce jour qu'il attendait vint enfin, et la sage-femme lui tendit un paquet ayant la consistance et l'odeur de la pâte.

— Une fille, dit-elle, un don de Dieu. Il l'appella Nehmate (¹).

Loin de concevoir qu'une prière puisse ne pas être exempte de cupidité, qu'une supplique soit parfois sacrilège, contrariant la volonté divine, il réitéra sa requête à Dieu dans ses invocations. Il s'abîma dans la prière et redoubla ses génuflexions. Le jour attendu arriva, jour de crainte mêlée d'espoir. L'accoucheuse lui remit quelque chose d'enroulé, se tortillant tel un insecte.

— Une fille... une fille, s'exclama-t-elle, un don de Dieu. Il appela la seconde, Attiate (²).

Nehmate et Attiate, c'était moins là des

(1) Nehmate, signifie, don de Dieu.

(2) Attiate, signifie également, un don de Dieu.

noms que des insinuations sous-entendant qu'il était bien obligé de les agréer. Sa soumission présente était conditionnée par l'espoir de voir son vœu exaucé par la suite. Le père meurtri mobilisa tous les élans de foi que son cœur pouvait manifester et s'adressa à Dieu avec toute l'humilité dont il était capable, répétant ses invocations et ses supplications. Il fut exaucé un jour et la mère conçut le rejeton prédestiné.

C'est sur ces entrefaites que mourut mon père. Il ne sut jamais que son vœu s'était réalisé. Il avait accompli sa mission, il avait atteint le but qui était la raison même de son existence. La flèche avait rompu l'arc trop tendu. La succession des générations ne tient pas compte des bonheurs individuels.

C'est ainsi que je naquis orphelin, et pourtant mon père ne m'est point étranger. Toutes les fois que je rentre au salon, mes yeux retrouvent son visage fané : une photographie pendue au mur. Il est là souriant, semblant m'appeler.



A peine avais-je été nommé à un poste gouvernemental et touché mon premier salaire que ma mère mourut. On aurait dit qu'elle n'avait pu se résigner à nous quitter qu'après s'être tranquillisée sur notre sort. Je suivis tout seul son cercueil. Mes sœurs Nehmate et Attiate étaient restées pendues aux fenêtres à se lamenter en se frappant les joues. Je pus remarquer ce jour-là que bon nombre

de ceux qui assistaient aux funérailles dirigeaient leurs regards à la dérobée vers le visage et la poitrine de mes sœurs. Cette constatation me secoua. Je me rendis compte que j'étais devenu père de famille... et quelle famille: deux belles filles. Belles, j'en conviens quoique mon opinion ne puisse faire foi en l'occurrence. Elles n'ont désormais nul autre que moi. A cette idée, je redressai le buste et m'avançai tête haute. Sur la tombe, j'écoutai les paroles d'encouragement, les expressions de sympathie, les exhortations à la patience, au courage; j'écoutai sans révolte, sans colère, sans haine.

*
**

Les jours s'écoulèrent, l'oubli couvrit de ses voiles le passé et ceux qui ne sont plus. Entouré de mes sœurs, n'étais-je pas le plus heureux des hommes? Nous étions tous les trois de plein pied dans cette jeunesse magnifique avec sa joie et sa gaieté, son élan et sa vigueur, sa fraîcheur et son épanouissement. Il régnait parmi nous une parfaite égalité que ni la contrainte qu'imposent les vieux ni l'agacement que causent les tout petits ne venaient altérer. Par bonheur nous n'avions pas l'aisance qui nous aurait permis de subvenir facilement à nos frais. Le garçon bûcha et les filles restèrent au logis. La Providence voulut que celles-ci ne connussent point l'Université avec ses lettres et sa philosophie. Point d'esprit distors errant dans le vide, point de manières affectées. Physiquement et moralement elles se développèrent comme deux femmes normales. Nulle dis-

cussion ni querelle n'envenimaient nos propos. Je ne pouvais souhaiter mieux que cette amitié pleine de quiétude. Quel autre homme pouvait-il se targuer d'avoir auprès de lui deux jeunes filles — je dis : deux — l'entourant de tous leurs soins affectueux et sincères ? Mes vêtements étaient aussi bien entretenus, mes aliments aussi succulents que ceux de mes compagnons mariés, sans que cela n'entraînât les privations, les ennuis et les soucis qui se lisaient sur la physionomie de mes camarades de bureau, chaque matin. Mon esprit était donc en paix, mon corps apaisé. Nous vivions aussi unis que des chatons qui n'ont pas encore ouvert les yeux. Nous formions un cercle parfait. Nehmate jouait le rôle de la mère affectueuse ; elle était la plus sensée de nous trois ; c'était l'économe de la maisonnée. Attiate resta notre enfant gâtée. A son insu nous nous efforcions de satisfaire tous les désirs qu'elle exprimait inconsciemment durant nos conversations. Nous éprouvions le plus grand plaisir à faire l'impossible pour combler tous ses vœux, nous gardant bien d'en souffler mot, jusqu'au jour où elle faisait la découverte de la bonne surprise une fois l'occasion venue. Nous éclatons alors de joie à la voir heureuse et nous partageons le bonheur qu'elle ressentait en découvrant notre cadeau. Il m'arrivait parfois de poser ma tête sur les genoux d'Attiate. Elle passait ses doigts effilés dans mes cheveux : un ouistiti épouillé et cajolé par sa mère. A côté de nous, Nehmate avec son doux sourire couvait quelque mien sous-vêtement.

On nous aurait laissés tranquilles que nous aurions vécu en paix, nous complétant les uns

les autres. Mais ceci est-il possible? Les gens vous sont si dévoués, ils sont pour vous pleins d'amabilité, ils tiennent à vous rendre service, ils prennent l'initiative de vous faire du bien et incitent les autres à œuvrer de même. Mes parents, mes connaissances ne tardèrent pas à chuchoter: « Quand donc tes sœurs se marieront-elles? Il en est temps! » Puis encore: « Comment espères-tu leur trouver un mari convenable quand tu restes là, tapi dans ta vieille maison enfouie à Darb El Hagar, derrière la ruelle du Crocodile, ne recevant personne, ne visitant personne. Compterais-tu par hasard sur les marieuses... et leurs mauvais tours? » Je commençai à scruter craintivement mes sœurs à leur insu, me demandant: « Leurs yeux trahiraient-ils la soif, la faim? » Il me semblait que leur regard se perdait par instants en des rêveries. Je crus entrevoir, sous le couvert de ce beau regard, de la tristesse, de la frustration. J'imaginai, là-dessous, la présence d'un mauvais génie aux yeux de hibou, aux dents de rat, entêté comme un taureau, agressif comme un bouc... un vrai démon. Ah! mais non; malgré toute son astuce, il ne me bernera jamais plus, celui-là.

Je restai éveillé toute la nuit à réfléchir. L'aube qui écarta les ténèbres de la nuit éclaira mes pensées. La lumière du jour me fit entrevoir la vérité. Dans mon imagination, cette vérité ressemblait à un corps à la carrure imposante, monstrueux, nu, musclé. Il est vain de tromper la nature, me dis-je. Il faut que je me sacrifie, que je supporte la solitude. Il faut faire face à la défaite, il faut savoir capituler... Mon plan était fait, et je l'exécuterais sans con-

sulter qui que ce soit, même mes sœurs. Loin de moi les parents, le proverbe ne dit-il pas que ce sont des scorpions? Loin de moi les marieuses: leurs services sont bons pour les impotents. Le mari convenable ne vient pas à nous, c'est là notre problème. Eh bien, nous le recherchons, nous irons vers lui, là où il se trouve. Nous lui ferons la chasse s'il le faut. Je lui tendrai moi-même le piège que je placerai moi-même sur son chemin. Au fond, c'est une chasse honnête. Y a-t-il rien de plus sacré dans l'estimation de Dieu que la recherche d'un mari méritoire pour ce que j'ai de plus cher?

Je vendis quelques bijoux, je retirai toutes mes économies de la caisse d'épargne et je pris en location un appartement grand comme un mouchoir de poche — mais fort cher — à Garden City. J'achetai quelques meubles à Soliman Pacha. Adieu Darb El Hagar! Plus d'esclavage, nous sommes affranchis grâce à Dieu. Adieu caisses et bahuts, adieu candélabres et miroirs dorés, adieu divans et sièges incrustés! A l'encan, et bon débarras! Rien ne dure en ce monde; tout a une fin. N'attendez pas de moi que je verse une seule larme; si je devais me retourner pour regarder le passé, je n'en finiserais pas avec les lamentations. N'exigez donc pas que je vous pleure; ne me demandez rien d'autre que l'oubli, et l'oubli rapide.

Lorsque je pénétrai dans l'immeuble, le portier se leva: un nubien aussi vénérable qu'un saint homme, imposant comme un patriarche. Et lorsque j'eus franchi les quelques marches couvertes de tapis et bordées de pots de fleurs, que j'eus pénétré dans l'ascenseur, que j'eus entendu ensuite le gérant de l'immeuble me

dire : « Ici, c'est l'entrée ; là, l'office... », mon cœur se réjouit et je me dis : « Maintenant que le piège est fin prêt, attendons patiemment. Confions-nous à la Providence. »

Pour un temps nous vécûmes en étrangers, puis nous commençâmes à nous habituer au quartier, à ses bruits, aux visages de ses habitants et à leurs coutumes. Un matin, en sortant de chez moi, je me trouvai face à face avec le locataire de l'appartement voisin. Il sortait lui aussi. Dans l'ascenseur, je ne sais pourquoi je le pris en sympathie. Aussi bien j'arborai un sourire. Il en fit de même, et la glace était rompue. C'était un grand fonctionnaire en retraite. Je priai Dieu qu'il eut un fils mariable, ou un neveu, ou un ami, ou un copain, me disant : « Lorsqu'ils constateront que nous sommes des gens bien élevés et honnêtes, qu'ils s'enquerront de notre honorabilité, qu'ils s'assureront de notre droiture, peut-être un candidat des leurs se présentera-t-il. » Je l'invitai à nous faire une visite et, à ma stupéfaction, il accepta tout de go. Il vint avec son épouse — une femme entre deux âges. Elle se pencha sur mes sœurs avec la tendresse d'une mère. Elle nous convia à prendre le thé chez eux et dit en se retirant : « J'espère que ma fille Sania sera revenue d'Alexandrie. » Je fis un effort pour ne pas laisser transparaître ma désillusion. Je comptais entendre des noms d'hommes, pas de femmes, et je me dis : « Ce sera notre première et ultime visite. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour lier des relations avec des familles dépourvues d'hommes. »

Nous fûmes là au rendez-vous fixé. Je me sentais mal à l'aise, opprimé. Et Sania vint.

Vous qui m'écoutez, ne me disputez ni votre générosité ni votre bonté. Je suis un jeune homme sans grande expérience des choses de la vie ; ayez pitié de moi. Ne me chinez pas quand je vous décrirai la confusion et l'embaras qui m'envahirent lorsqu'elle parut.

Que dirai-je ? Que cette rencontre fut le prologue de l'histoire de ma vie, que tout, avant cela, n'avait été que ténèbres, que tout par la suite devint lumineux, éclatant ? Je lui parlai, je la caressai du regard à la sauvette. Éberlué, je ne pouvais fixer toute cette beauté d'une façon soutenue. Je me tenais là, tout près d'elle, comme une poule mouillée qu'on aurait mise à sécher au soleil. Je n'aurais jamais pû concevoir auparavant que l'habillement puisse devenir du domaine des beaux-arts. On n'aurait pu dire si son corps avait exprimé un désir que la robe était venue combler, ou si c'était la robe qui, ayant fait son choix, avait trouvé en ce corps une amante auprès de laquelle régnait la douceur et le plaisir de vivre. Que voilait-elle et que découvrait-elle cette robe qui la moulait et semblait l'emprisonner et dans laquelle pourtant elle se mouvait à son aise ? De cette robe je suivais les contours qui descendaient jusqu'à la ligne incertaine où son plan départage, sans trop le délimiter, ce que l'on dévoile de ce que l'on cache. Elle portait des chaussures d'un goût sûr, et l'on pouvait deviner la finesse des petits pieds qu'ils protégeaient. Chacun de ses cheveux s'étaient docilement rangé contre son voisin ou s'était enroulé pour suivre le contour d'une boucle, conscient qu'il contribuait à la création d'une beauté, heureux du rôle qui lui était assigné. Si ce corps venait

à se briser en mille morceaux, sa grâce n'en serait pas amoindrie. Elle riait. Son rire où se mêlait la naïveté de l'enfance, la joie de l'adolescence et l'amertume du savoir était l'expression conjuguée de toute une vie. Ni cette bouche que l'on aurait dit coupable, ni ces yeux qui paraissaient innocents ne firent grand cas de moi. Bien qu'elle ne m'eût gratifié que d'un ou deux regards, lorsque je me retirai en traînant les pieds, je ressentis un malaise : mon corps et mon âme avaient été quasiment triturés par des doigts qui, au lieu de caresser, m'avaient meurtri et endolori. J'eus l'impression que j'avais été mis à nu, retourné de fonds en comble, examiné sur toutes les coutures. Ma taille avait été mesurée et évaluée ; mon poids et mon volume avaient été fixés. On m'avait tâté et mordu afin d'examiner de quel métal j'étais fait on m'avait laissé choir à terre pour entendre quel son je rendrais, les cordes sonores de mon âme avaient été pincées pour en entendre la musique. Le livre secret de mon Moi avait été déterré, feuilleté et compulsé au grand jour ; ses lignes avaient été lues une à une. Tout ceci s'était passé pendant que ses yeux hésitaient, que ses lèvres questionnaient... puis elle avait rendu un arrêt qui ne pouvait point avoir d'appel, un arrêt valable pour toute la vie, sa vie et la mienne.

Encore une fois, vous qui m'écoutez, ayez pitié de moi. Épargnez-moi votre sourire sarcastique quand je vous dirai que j'ai vraiment eu chaud ; mais j'ai trouvé dans cette sensation d'angoisse un vrai plaisir, je n'ai pas craint sa sentence. Bien mieux, j'étais heureux qu'elle m'ait soumis à cette épreuve. J'étais comme le

malade qui, ne se contentant pas du vague espoir de guérir, voudrait être ausculté par un praticien averti, lequel, hélas, demanderait de trop gros cachets. Je me retirai donc avec dans la bouche un arrière goût de ce je ne sais quoi de savoureux que j'avais dégusté.

Lorsque je pénétrai dans mon appartement, je jetai un coup d'œil sur mes sœurs et, l'âme meurtrie, je me mis à penser : « Il faudrait qu'elles laissent retomber leur chevelure en tresses, qu'elles fassent remonter leurs gros bas au-dessus des genoux, on dirait deux jeunes paysannes. Je dois dès demain les inciter à améliorer leur tenue vestimentaire, leur maquillage, sans quoi tous mes plans seraient voués à un échec certain. »

Le lendemain j'avais tout oublié, sauf Sania. Je tâchai de trouver une excuse pour une autre visite mais en vain. La porte de leur appartement me resta close. Auraient-ils remarqué que j'avais l'eau à la bouche lorsque je regardais leur fille à la dérobée ? M'auraient-ils alors pris en pitié ? Voudraient-ils m'empêcher de poursuivre un mirage ? Lorsque je me rendis compte que leur opposition était calculée, je redoublais d'énervement. Il arriva alors cette chose extraordinaire : moi qui d'habitude était si posé, si rangé, je perdis tout contrôle de moi-même et l'on me vit agir comme le feraient les enfants et les fous. J'essayai de corrompre la domesticité, mais elle me rit au nez. Je fis en sorte de me trouver sur son chemin, je jetai à ses pieds mes messages, je la suivis comme son ombre, mais elle ne daigna même pas me dire un mot, elle n'esquissa pas le moindre sourire. Je vous assure que je ne sais moi-

même combien de temps cela dura : une semaine, un mois ? Je n'en pouvais mais, et je sentis soudain que si cette souffrance devait durer plus longtemps, elle me briserait le cœur, elle m'assommerait. Enfin je la rencontrai un jour et je lui saisis le bras : un geste où se mêlaient la colère et l'espoir. Je lui criai :

— Quelles manières ! Pensez-vous que je vais vous courir après toute ma vie ? N'ai-je rien à faire au monde que de vous emboîter le pas ?... Pardonnez-moi... Puis-je avoir un mot avec vous ? Oui ou non ?

Elle me dévisagea et sourit.



Nous visitâmes ensemble tous les sites du Caire, tels des touristes déambulant à travers une ville inconnue, enchanteresse, vue pour la première fois. Je récitai, tel un perroquet, la Poésie du Nil. Sania me la commenta vers par vers, faisant ressortir toutes les beautés qu'elle contient. Au jardin zoologique, que j'avais maintes fois parcouru sans rien y voir, des yeux clairs, magnifiques et tristes me parlèrent pour la première fois derrière les barreaux de leur prison perpétuelle. Ils m'entretinrent de leur solitude, de leur souffrance. C'est grâce à Sania que je ressentis alors une paix reconfortante envahir mon âme qui me fit aimer toutes ces créatures : celles qui rampent, celles qui volent et celles qui marchent à quatre pattes.

Un certain jour, elle me dit :

— Que faire ? Mon père refuse absolument. Tu n'es qu'un petit fonctionnaire avec un petit salaire. Il n'arrive pas à comprendre

comment tu peux vivre à Garden City avec tes moyens limités.

Elle s'aperçut alors que j'étais soucieux, que je baissais la tête, et elle ajouta aussitôt :
— Mais maman est de mon côté.



Il fut décidé que je me transfère chez eux. Nehmate et Attiate iraient vivre chez une de leurs tantes.

Tous ceux présents à la cérémonie des fiançailles me dirent par la suite que j'étais demeuré tout le temps rêveur. Une fois seulement j'avais esquissé un léger sourire. Peut-être, pensaient-ils, avais-je été troublé à ce moment-là par les questions d'une précision gênante posées par le « mazun » (1) ? Mais ils ne savaient pas — ni moi non plus d'ailleurs — que je me rendis compte seulement à cet instant de l'ironie du sort telle qu'elle s'appliquait, en vérité, à mon cas. Le dicton ne dit-il pas : « Il est allé à la chasse et c'est lui qui est pris. »

Yéhia Hakki

*traduction française
de La Revue du Caire.*

(1) Cheikh qui célèbre le mariage.

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920 •

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E'-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

Vient de paraître

aux Editions de La Revue du Caire

**LES LARMES
DE SATAN**

par

FATHY RADOUAN

traduction français

de

G. C. ANAWATI

Edition originale à tirage limité à 250 exemplaires
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire **P.T. 100**

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

**TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Etienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : **P.T. 200.—** en France **2400 Frs.** — aux E.U. et au Canada: **\$ 7,50.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 **P.T. 250.—**

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire
Tél. 41586

LE NUMERO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger : Un An P.T. 225

Représentants à l'Etranger:

FRANCE

Prix du Numéro 240 frs.
Abonnement un An 2400 frs.

ETATS-UNIS

STECHERT HAFNER, INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,
Canada.

Abonnement un An \$ 8

VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.